

K 131

131

MÉMOIRES
D'UN PÈRE

SUR
LA VIE ET LA MORT DE SON FILS

Le cloître et le monde se disputèrent ce trésor :
ce fut le ciel qui l'eut.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MŰZEUM

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
50, RUE DU BAC, 50
ET A LA LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL
RUE DE TOURNON, 29

1866





ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

À Monsieur l'abbé Liszt.

Le Père

N. N.



MÉMOIRES
D'UN PÈRE



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

LA VIE ET LA MORT DE SON FILS



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

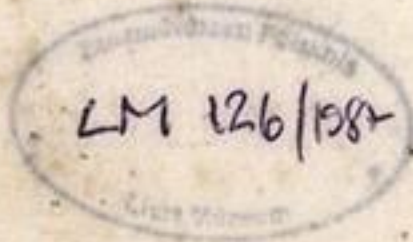
6902



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et C^{ie}, rue des Poitevins, 6.

LK 131



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

MÉMOIRES
D'UN PÈRE

SUR

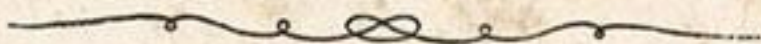
LA VIE ET LA MORT DE SON FILS

Le cloître et le monde se disputèrent ce trésor :
ce fut le ciel qui l'eut.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

50, RUE DU BAC, 50

ET A LA LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL

RUE DE TOURNON, 29

1866



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



Orléans, 9 avril 1865.

MONSIEUR,



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

J'achève de lire (autant qu'on peut lire à travers ses larmes) les dernières pages des précieux *Mémoires* que vous avez bien voulu me confier. J'en suis profondément ému. Dieu y est visible et sensible au cœur. Et puis il se montre dans une telle lumière, sur un tel fond, si j'ose ainsi dire, d'élévation, de pureté, de tendresse, d'innocence, que l'âme

a



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

est prise par ce qu'elle a de meilleur. Ce qu'un tel livre ferait de bien aux jeunes gens, aux belles natures, en qui le goût de la vertu n'a pas encore été altéré, ce qu'il réveillerait de remords dans les autres est absolument incalculable.

Cet intérieur de famille aussi, qui sert de cadre à cette admirable jeunesse, serait une vivante leçon.

Et cette pure et angélique affection qui termine tout, comme un chant du ciel, et cette mort, affreuse et héroïque, tout cela, je le répète, m'a arraché des larmes. Elles ont commencé à couler vers le milieu du récit et n'ont plus cessé.

Il ne manque à ces scènes incomparables, dans la dernière page, qu'une larme de Celle qui *Lui* était destinée. Elle disparaît, sans pousser le cri qu'on attend, et que, malgré votre silence, on entend. Si cette omission pouvait être réparée, ce serait un grand intérêt de plus.

Merci, monsieur, merci mille fois de la confiance que vous m'avez témoignée et du profond bonheur que vous m'avez causé, en me communiquant ces *Mémoires*. Publiez-les, publiez-les bien vite. Je n'y



vois nul inconvénient, dans la forme que vous avez choisie et qui est un attachement de plus, et j'y vois mille avantages.

Veillez bien agréer, monsieur, cette première assurance d'un respectueux dévouement qui ne finira plus.

EM. BOUGAUD.

V. G.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

EXCELLENT AMI,



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

Je dois vous féliciter de ce que vous avez déjà fait; mais ne puis-je pas vous demander de faire plus encore? Oui, vraiment, après avoir lu vos précieuses pages, en présence de cette virginale mémoire, je l'affirme, *bene scripsisti*: seulement, achevez, sous l'impulsion du zèle, ce que vous avez commencé sous l'impression de la foi, et d'une pensée inspirée de Dieu, faites maintenant une œuvre bénie des hommes.

Vous avez recueilli, avec une religieuse ten-



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

dresse, les reliques du jeune Prédestiné *qui a paru* mourir. Cher enfant! car moi aussi je lui donnais ce nom; il m'avait révélé son cœur, et voilà que vous me racontez sa vie. Sans doute, nul mieux que vous ne pouvait être son historien; peut-être nul mieux que moi ne peut devenir son témoin. Eh bien, je l'atteste, cette naïve histoire n'est que le très-pur reflet de son âme. Oui, c'est bien lui! Je le reconnais, je le retrouve; le fils semble revivre sous le crayon de son père; et, pour moi, je ne sais trop ~~qu'en~~ ^{qu'en} ~~le plus~~ ^{le plus} du narrateur ou de son héros.

Mais, ô mon digne ami! pourriez-vous, dites-moi, garder pour vous seul ce qui n'est pas seulement à vous? Je le sais; vous avez été quelque temps arrêté par la pudeur d'une grâce si rare dans une personne si proche de vous-même. Toutefois, c'est le cas d'oublier que vous êtes encore père, pour vous souvenir que vous êtes surtout chrétien. N'avez-vous pas rendu à Dieu ce fils qu'il vous avait donné? Une fois de plus ratifiez le sacrifice, et que cette chère vie, aujourd'hui *cachée en Dieu*, sorte



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

du secret de la famille et passe tout entière dans le trésor divin.

D'ailleurs, ne craignez pas trop d'exposer une si délicate vertu à des regards inintelligents. Comment! est-ce qu'on ne saurait plus de nos jours la langue de l'Évangile, et cette grande et suave parole du Maître : *Beati mundo corde?* Voyez plutôt : aujourd'hui comme hier, combien d'âmes nobles et pures qui savourent la béatitude promise ! D'autres, qui ne l'ont pas goûtée, sauront cependant l'apprécier par la seule raison des contraires. Oui, même au sein des natures volontairement abaissées, Dieu se réserve une fibre saine, et comme un sens incorruptible, et si la religion est toujours capable d'enfanter la vertu, l'humanité sera toujours capable aussi de l'admirer. Et qui donc, après avoir seulement contemplé cette physionomie charmante, toute radieuse d'innocence et d'amabilité, cet ange sous la figure d'un jeune homme, encore une fois, qui ne s'écriera spontanément : *O quàm pulchra est casta generatio cum claritate ; quoniam apud Deum nota est et apud homines?*



Ne sera-ce pas encore, ô père, réaliser le vœu de votre fils? Déjà, généreux chrétien, quand il n'était qu'un enfant, il ambitionnait de bien mériter un jour de Notre-Seigneur et de son Église, et ce fut même pour mieux se vouer à cette grande et sainte cause, qu'il conçut l'idée d'une alliance dans des conditions presque surhumaines. La mort a tout perdu..... Pardon! la mort a tout sauvé!

Il a fait sa vie, vous l'avez écrite; que le monde la lise.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

Je vous suis bien dévoué en N. S.

A. DE PONLEVOY,

S. J.

Paris, saint jour de Pâques 1865.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

A MES ENFANTS

C'est tout d'abord à vous, mes chers enfants, que je destine ce récit. C'est à vous, les premiers, que revient l'héritage de ce trésor de piété, de ce mystère de pureté, de ce parfum de sainteté et de sacrifice qui composent la mémoire de celui qui y revit. Et c'est dans vos âmes, comme dans autant de reliquaires vivants, que j'ai voulu enchâsser ce cher souvenir, pour qu'il y reçût toujours un culte fraternel de vénération, de tendresse, et mieux encore d'imitation. Faisons-lui bien tous honneur ! soyons les dignes frères, les dignes sœurs, les dignes parents, la digne famille de ce saint de la



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

famille; et ne dérogeons pas de la grâce insigne qui nous a faits les spectateurs et les familiers de l'opération de Dieu dans cette chère âme! Bien des souvenirs s'effaceront : que celui-là grandisse de plus en plus, pour refleurir en espérance! La famille un jour sera dissoute, et chacun de vous fournira la destinée personnelle que lui réserve la Providence : que ce mémorial domestique reste à jamais notre lien commun! Relisez-le souvent. vous y respirerez l'âme de votre frère, et le ferez revivre dans chacun de ceux qu'il a tant aimés. Pour lui, il ne vous manquera pas. Participant de la divine Charité qui nous l'a ravi, il n'en est que plus actif à nous en communiquer la céleste flamme, et à exercer, du sein de Dieu sur nos âmes, cet amour des siens, qui fut, après celui de la sainteté, la suprême passion de son cœur. Confiez-vous à ce fraternel patronage. Que cet Ange de la famille marche sans cesse à vos côtés et vous couvre des ailes de sa protection! Qu'il vous dirige, à travers toutes les difficultés de la vie, dans ce chemin de la perfection où nous l'avons



*vu si résolûment marcher! Que de la rive opposée,
où il a abordé le premier, il nous assiste au grand
passage; et qu'il nous recueille tous à jamais
dans la paix, la joie et l'amour des enfants de
Dieu!*



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



MÉMOIRES D'UN PÈRE

SUR

LA VIE ET LA MORT DE SON FILS

CHAPITRE PREMIER

OBJET ET



RAISON DE CET ÉCRIT.

ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

Bis patriæ cecidere manus...

Cet écrit n'est pas un panégyrique ou un éloge ; c'est un exposé véridique de la vie et de la mort de mon fils, et comme une photographie sans retouches de son âme, où rien n'est dissimulé, ni exagéré, ni arrangé. Ce n'est pas que la main qui va le tracer ne soit paternelle, et qu'elle ne soit émue d'amour et de douleur : mon cœur, je l'avoue, est en proie à ces sentiments en même temps qu'il s'en nourrit. Mais la vérité ne saurait en être alté-



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

rée; car c'est elle, plus encore que la nature, qui m'inspire cet inconsolable regret, par l'impression que les vertus dont j'ai été le témoin ont faite en mon âme : c'est le saint jeune homme, c'est l'enfant de Dieu que j'aime surtout et que j'admire en mon fils; ce sont les grâces et les épreuves extraordinaires par lesquelles il a été sanctifié qui le transfigurent à mes yeux, qui le revêtent d'un intérêt inexprimable, et qui me font dire de lui : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.*

Toutefois, j'aurais été le premier à me défier encore de ce que la nature pouvait mêler d'illusions à mes sentiments, et j'aurais poussé cette réserve jusqu'à *garder toutes ces choses et à les repasser seulement dans mon cœur*; mais d'autres Pères, qui sont des maîtres dans la science de la vie spirituelle et dans l'art de la retracer, plus autorisés que moi, et plus initiés dans la connaissance de l'âme de mon fils.¹, m'ont pressé de ne pas laisser enfoui

1. Le R. P. de Ponlevoy à Paris, le P. Picot, supérieur des PP. missionnaires à la Délivrande.



le trésor de sa mémoire. Il leur a paru qu'il était bon de l'exposer : pour notre consolation, comme titre de la confiance qu'il nous est permis d'avoir dans son bonheur ; pour notre édification, par l'impression d'un exemple si propre à nous toucher et à nous exciter, en nous montrant, dans ce qu'elles ont de plus simple et de plus naïf, en même temps que de plus éprouvé et de plus héroïque, la sagesse sacrée et la sainteté angélique dans un enfant consommé en mérite au milieu de nous ; et enfin pour la gloire de Dieu, toujours admirable dans l'infinie variété de ses élus, et particulièrement dans ceux où il opère immédiatement et en dedans, pour ainsi parler, sans rien déranger aux conditions extérieures et ordinaires de la vie, en les employant même à édifier et à perfectionner la sainteté.

Sous cette impression, et sans avoir encore rien résolu ; en résistant même à un dessein qui mettait mon abattement aux prises avec sa délicatesse, j'ai fouillé les humbles archives de la vie de mon fils : ses quelques pensées confiées au papier, ses lettres de conscience, les traces discrètes et dérobées de



sa piété, de sa pureté ; les secrets de sa passion de de la perfection, les témoignages et les souvenirs de tout ce qui la faisait briller dans sa vie, les épreuves intérieures et extérieures qui l'ont déployée et portée à son comble, et les impressions unanimes de nous tous, qui avons été témoins ou acteurs de ce céleste spectacle dont il était le héros de lui seul ignoré : et j'ai vu sortir de tout cela de tels enseignements, de telles expériences, un si pénétrant et si édifiant intérêt, que je me suis trouvé obligé de le révéler. J'ai senti que moi, qui ai tant été, qui ai tant fait, comme instrument naturel de la providence et de la grâce de Dieu dans la vie et jusque dans la mort de ce cher enfant, et alors que je croyais n'avoir plus qu'à rester muet dans ma douleur et dans l'attente résignée de son terme, qui ne peut être que celui de ma vie, je n'avais pas encore fini la tâche de ma paternité ; que j'avais encore à reprendre, à poursuivre cette tâche si laborieuse et si douloureuse, en en retraçant l'objet, en le faisant revivre, en restituant à la gloire de Dieu ce dépôt précieux de sa grâce, en faisant valoir enfin ce talent d'or de la vie de mon fils qu'il lui a plu de



former dans mes mains, et de fondre, pour le purifier, au creuset ardent du sacrifice.

J'obéis, en priant Dieu de bénir ce récit qu'il m'impose, et de me faire profiter, le premier, des leçons et des grâces qui en jailliront.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

CHAPITRE II

VUE D'ENSEMBLE. — PREMIÈRE ENFANCE.

L'Esprit souffle où il veut. Outre les traits généraux de la prédestination dans les âmes fidèles, et qui se retrouvent dans toutes les vies saintes, il y a dans chacune d'elles des traits particuliers et distincts qui en font une œuvre à part dans l'œuvre générale de la grâce, concourant par cette diversité même au concert universel. L'opération de Dieu dans Auguste (c'était le nom de mon fils dans la famille) se présente à nous, à cet égard, avec un caractère profondément original, des mieux faits pour nous frapper et pour nous instruire.

C'est d'abord la simplicité, le calme, le naturel, l'égalité la plus inaltérable; l'unité du but, l'absence de moyens en quelque sorte, l'action immé-



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

diat de Dieu et l'immédiate fidélité de sa créature, dans des mesures diverses et successives, mais parfaitement réglées et correspondantes, à moment donné et, pour ainsi parler, à heure fixe. Sous cette physionomie générale, si ordonnée et si uniforme, un second caractère tout différent vient se mêler et se croiser : c'est la fluctuation, la complication, les vicissitudes, les péripéties de la vocation et de la destinée : un vrai drame, où la nature, la Providence, la grâce, concourent à partager l'intérêt, à le nouer, à l'agiter, à l'accroître ; à dérober le dénouement sous une combinaison merveilleuse qui paraît concilier les difficultés les plus adverses, jusqu'au jour où il éclate en une catastrophe qui paraît tout confondre et qui explique tout. C'est ce qui est parfaitement résumé dans cette épigraphe : *Le cloître et le monde se disputèrent ce trésor ; ce fut le ciel qui l'eut.* Je n'y mets pas de l'imagination et de la fantaisie : loin de moi, en un tel sujet ! La réalité y est trop sainte et trop douloureuse !!! Je ne fais que relever les traits de ce qui fut, et de ce qui apparaîtra d'autant plus que je laisserai parler les faits et le sujet lui-même.



Seulement je demande grâce, dans le début, pour quelques humbles détails, utiles à l'intelligence des évolutions de cette âme, et rachetés bientôt par l'intérêt croissant qu'elle va nous inspirer. « Écou-
« tez, oserai-je dire ici avec Bossuet, et prenez
« garde de n'écouter pas avec mépris l'ordre des
« avertissements divins et la conduite de la
« grâce¹. »

C'est l'ordinaire des vies saintes qui se terminent par une mort prématurée de commencer de bonne heure, surtout lorsque la naissance et l'éducation y ont concouru; et leurs historiens aiment à noter, dès le nid maternel, les traits naïfs de piété et de religieux instinct de ces anges de la terre, comme les premières plumes des ailes sur lesquelles ils doivent s'élever au ciel. Il n'en a pas été ainsi d'Auguste. Sur vingt et un ans d'existence, plus de douze ont été perdus en apparence pour la vie d'en haut. Né d'un sein pieux, au sortir duquel il fut offert à Dieu, comme

1. Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.



ses frères, il apporta avec lui toutes les grâces naturelles de l'enfance. Le charme de sa gentillesse était tel, qu'il me souvient qu'un matin, comme il se glissait de son berceau sur mon lit, mon émotion laissa échapper cette parole qui transperça sa mère : « Il y a trop de grâce dans cet enfant; il ne vivra pas. » En se développant, il révéla bientôt un caractère doux au fond, mais pétulant; un esprit ingénieux et plein de sel, et une dextérité singulière dans ses jeux; peu d'application à l'étude, un grand goût d'amusement, une nature dissipée et très-difficile à fixer; enfin un sentiment assez personnel, plus porté à revendiquer et même à doubler sa part qu'à réserver celle des autres. En tout cela, cependant, rien de commun, et qui ne fût racheté par la gentillesse de la forme et la finesse de l'à-propos.

Les caprices et les privilèges de la première enfance durent céder la place aux devoirs et aux exigences d'une éducation plus soutenue, et alors les défauts d'Auguste éprouvèrent la patience de ses maîtres et de ses parents. Je dis les défauts; car jamais ne parut en lui l'ombre d'un vice. Élevé, comme ses frères, sous l'aile jalouse d'une mère



chrétienne, qui ne voulut jamais laisser approcher d'eux, jusqu'à vingt ans, le souffle de l'éducation publique, même dans les conditions de l'externat, il dut à cette vigilance intraitable une fleur de pureté et d'innocence qui n'avait pas sans doute, dès lors, le prix hasardeux de la vertu, mais qui s'épanouissait en un charme de naturel angélique dont les étrangers, à première vue, restaient frappés, et d'où le fruit de la sainteté devait se dégager un jour.

Auguste était devancé dans cette transformation par son frère aîné, dont la nature, moralement plus passionnée, révéla de bonne heure cet instinct généreux du sacrifice qui devait lui faire embrasser la vie religieuse, à laquelle il préludait dans la famille par une discipline déjà rigoureuse, qu'il aurait voulu imposer à toute la maison, comme s'il en eût été le prieur. Auguste était le plus récalcitrant à ce régime ; il désolait son frère par l'indévotion de ses espiègleries et la turbulence de ses infractions. A vrai dire, il ne montrait aucune disposition pour la piété, non-seulement par légèreté, mais ce semble par naturel : car toutes ses vivacités dissipées, ce qui apparaissait



en lui comme élément et comme fond, c'était une nature *positive*, singulièrement apte aux applications physiques et sensibles, mais nullement ouverte au monde métaphysique et spirituel. On ne savait ce que deviendrait cet enfant ; on le croyait incapable de quoi que ce soit de sérieux et d'élevé ; un jour je pronçai, moi-même, qu'il ne serait jamais pieux : sa mère seule, confiante dans les semences qu'elle avait jetées en lui, et dans la grâce de la première communion pour les féconder, ajournait à cette grande époque toutes les préoccupations dont il était l'objet.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

CHAPITRE III

PREMIÈRE COMMUNION.

Cette époque, cependant, approchait. Auguste s'y préparait en suivant les catéchismes de l'abbaye aux Bois. Il y apporta une bonne tenue et une candide simplicité. Ses analyses, épreuves qui révèlent et forment singulièrement un enfant, étaient remarquables par l'exactitude, la netteté et la précision, mais d'un surprenant laconisme. La substance de l'instruction s'y trouvait complète, mais dégagée de tout développement, et réduite aux plus strictes proportions. Ses catéchistes s'étonnaient que ce fût à la fois si entier et si bref. Je lis encore sur ses copies : — *Pas assez de détails ; je suis pourtant satisfait. — C'est bien ! mais vous êtes, en conscience, trop court. — Travail*



égal ; toutes vos analyses portent le même cachet ; on ne distingue pas les choses qui vous frappent de celles qui vous coûtent le moins. La nature positive d'Auguste se révélait ainsi dans les qualités et les défauts de ces exercices. Un autre élément, cependant, semblait poindre dans des résolutions et des prières comme celles-ci : — « En considérant, ô mon Dieu, « les souffrances et la mort que vous avez souffertes, « je me sens pénétré de repentir, et je me propose de « veiller jour et nuit à vous imiter. » — « Faites-moi « la grâce, ô mon Dieu, de demeurer fidèle à vos « commandements jusqu'au bout de ma vie ; vous « qui êtes venu sur la terre pour racheter mes pé- « chés. Écoutez ma prière ; je vous prie de l'exau- « cer : je vais sans cesse tâcher de suivre vos « traces, afin de mériter la vie éternelle. »

Sur le point d'entrer en retraite, survint une maladie qui l'empêcha de faire sa première communion à l'Abbaye-aux-Bois ; mais il put à temps se présenter à Saint-Sulpice, où il fut admis. Cet incident fut heureux. Il lui fit sentir davantage le prix du grand acte auquel il se préparait, en le menaçant d'en être écarté pour une année ; et il le fit profiter des exer-



cices de la retraite et de la solennité de la première communion, si édifiants à Saint-Sulpice, comme on le sait.

Les personnes qui l'avaient connu et qui le virent dans le cours de la retraite, furent frappées déjà de l'impression qu'il paraissait en ressentir. Mais le fruit en apparut surtout au grand jour de la première communion. Nous le voyons encore dans les longues files des catéchumènes : c'était lui, et ce n'était plus lui : sa taille svelte, légèrement inclinée ; sa figure charmante entre toutes, empreinte d'un suave recueillement ; ses yeux aux longs cils, occupés à l'attrait intérieur que goûtait visiblement son âme ; son front, son front si pur, modelé sur celui d'un ange, et dont la pâle candeur était relevée par les noires touffes de sa chevelure : toute sa personne, transparente comme un vase d'albâtre, reflétait dans ses prémices l'ineffable mystère auquel il était initié, et l'amabilité du Dieu qui s'y donnait.

Dès cet instant, disons-le déjà, ce Dieu l'avait ravi et se l'était uni à toujours. Sous la greffe eucharistique, ce sauvageon était devenu un pur olivier. Ce que douze ans de soins, de sollicitude, de représen-



tations, d'exemples n'avaient pu gagner, un moment le conquit pour l'éternité¹. Il est vrai que ces douze ans d'éducation chrétienne avaient sauvé une chose dans ce cher enfant : l'innocence baptismale, la délicate fleur de la pureté, cette transparence d'une âme qu'aucune haleine empoisonnée n'a jamais ternie, le chaste sommeil des sens sous l'aile d'un amour qui se serait fait immoler pour le préserver. Quand Dieu entre le premier dans une telle âme, quelle sensibilité pour ses grâces ne doit-il pas y trouver ! quelles célestes impressions ne doit-il pas y faire ! quels attrails souverains ne doit-il pas y exercer ! Et faut-il s'étonner qu'il s'en rende à jamais le maître ? « Heureux mille fois les parents chrétiens (lisons-
« nous avec consolation dans un livre qui tombe en
« ce moment sous nos yeux) qui, par leur sollici-
« tude et leurs exemples, préservent les premières
« années de leurs enfants de la contagion du vice, et
« les conduisent purs de toute souillure jusqu'à cet

1. « L'acte sérieux que vous venez d'accomplir, lui écrivait
« son professeur, a enlevé d'un souffle cette légèreté que je vous
« reprochais, et n'a plus laissé sur votre front qu'une joie douce
« mêlée à une pureté parfaite. »





« âge où, libres en présence de Dieu et du monde,
« ils tournent avec amour leur préférence et leur
« choix du côté de Jésus-Christ ¹. »

Ce que notre cher Auguste éprouva dans ce suprême jour de sa vie où il s'éveilla à la piété, lui-même en consigna l'impression dans une page qui nous est restée, et dont la sobre simplicité en dit peut-être plus que les effusions les plus ardentes. La voici ; n'oublions pas qu'elle est d'un enfant de treize ans :

Souvenirs de ma première communion

(16 juin 1853).



ZENEAKADÉMIA
LISZT MŰZEUM

« O mon Dieu ! que de sentiments j'ai éprouvés pendant ces jours bénis qui précédèrent et qui suivirent ma première communion ! Que de résolutions je pris alors ! Et lorsque fut venu ce jour que j'attendais depuis si longtemps, que de douces joies et que de consolations n'ai-je pas ressenties ! Que de nouveaux désirs naquirent en moi !... J'étais insatiable de l'Eucharistie, de ce pain des anges !

1. Oeuvres de sainte Thérèse, livre des *Fondations*, notice du traducteur, le P. Bouix, p. 203.



« Pendant la retraite , l'instruction qu'on nous fit
« sur la communion sacrilège , les exemples qu'on
« nous cita m'inspirèrent de nombreuses réso-
« lutions pour éviter ce crime... Je me demandai
« comme l'Apôtre : Est-ce moi qui trahirai mon
« Sauveur ? et une voix intérieure me répondit :
« Non. Tu ne serais pas assez cruel ni assez in-
« sensible. — Lorsqu'on nous parla de la mort ,
« je me dis : O quel malheur de mourir en état
« de péché mortel ! Quant à moi , je souffrirais
« plutôt mille morts que de mourir une fois dans
« cet état.



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

« Le jour de la première communion étant arrivé,
« j'allai comme les autres à la chapelle du catéchisme
« de semaine; la procession commença; lorsque nous
« fûmes à nos places, nous chantâmes un cantique,
« et le prêtre monta à l'autel pour offrir le saint
« sacrifice.

« C'est alors que j'éprouvai des sentiments de joie,
« et déjà de reconnaissance... Je me disais : Dans
« quelques instants, je vais posséder mon Sauveur,
« les plus grandes des richesses ! et quand ce mo-
« ment sera venu , je lui adresserai mes prières et



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

« mes demandes, et j'espère qu'il les écoutera et les
« exaucera dans sa bonté.

« Enfin, le temps de la communion arriva ;
« j'approchai de la sainte table, et je communiai.
« Je revins à ma place, et j'adorai mon Dieu. Alors
« je sentis une joie inexprimable, une consolation
« indéfinissable. Le lendemain, il me tardait de re-
« nouveler ma première communion. Enfin, quel-
« ques jours après, on nous avertit que quelques-uns
« d'entre nous communieraient le lendemain de la
« confirmation que nous allions recevoir, et que nous
« pourrions en demander la permission à notre con-
« fesseur, ou plutôt attendre qu'on nous en parlât.
« A ces paroles, je tressaillis de joie et je me dis :
« Je n'attendrai point que mon confesseur m'en
« parle ; mais je vais le lui demander moi-même.
« C'est ce que je fis, et je sortis de chez lui plein de
« joie de ce qu'il m'avait accordé. »

Le naturel, la mesure, la simplicité de la pensée, du
sentiment et de l'expression sont à remarquer, ce me
semble, dans ce petit mémorial, qui est comme l'é-
vangile de la grâce de Dieu dans notre cher enfant.



Ces souvenirs sont suivis de la transcription des paroles recueillies de la bouche de son chef de catéchisme. La destinée d'Auguste y est trop pressentie, et sa fidélité y a trop bien répondu pour que nous négligions de les rapporter.

*Paroles que m'a adressées mon chef de catéchisme
au sujet de ces souvenirs.*

« Le voilà donc écoulé, cher enfant, ce jour de
« douce joie et de pieuses délices, que le bon Dieu
« vous ménageait au commencement de votre vie
« sérieuse. Il a voulu prévenir la joie du monde
« dans votre cœur; le premier il s'en est rendu le
« maître, et sa présence a été pour vous la source
« du bonheur le plus pur. Auriez-vous jamais le
« triste courage, bien cher Auguste, de ravir à
« Jésus-Christ un cœur qui lui appartient à tant de
« titres? Est-ce trop de toute une vie de bonnes
« œuvres pour remercier dignement notre divin
« Sauveur, et se préparer à célébrer dans l'autre vie
« un anniversaire éternel de la première communion
« dont celle-ci n'est que l'avant-goût? Courage,



« cher enfant, tous les jours ici-bas ne sont pas des
« jours de bonheur ; mais toutes les peines nous
« deviennent légères, à la pensée de ce poids im-
« mense de gloire et de félicité que l'autre vie nous
« réserve, et que le jour de la première communion
« nous a fait entrevoir. Courage et persévérance,
« et, avec l'aide de Dieu, le ciel est à vous.

« *Signé* : P.-M. CASTAIN, diacre. »

Quelques jours après, alors que les effets de la première communion commencent à se dissiper chez les enfants ordinaires, ils se fortifiaient et se prémunissaient chez lui par les résolutions suivantes, auxquelles il n'a fait depuis qu'ajouter :

« 1° Je dirai tous les samedis les vêpres de la
« sainte Vierge.

« 2° Si je le peux, j'assisterai tous les dimanches
« à vêpres.

« 3° Je dirai tous les jours mon chapelet, en mé-
« ditant alternativement les mystères joyeux, dou-
« loureux et glorieux ; en sorte qu'en trois jours je
« dirai le rosaire.



« 4° Pour ma lecture méditée, je lirai tous les
« jours un chapitre de l'*Imitation*.

« 5° Je prends la résolution d'aller tous les huit
« jours me confesser.

« 6° Avec la permission de mon directeur, je
« communierai souvent.

« 7° Je ferai souvent quelques mortifications, et
« surtout les vendredis et samedis en souvenir de la
« passion de Notre-Seigneur.

« 8° Enfin, pour couronner toutes ces résolu-
« tions, j'en prends une dernière, qui est de rester
« fidèle à mon règlement. »

Quelle sagesse pratique et quelle justesse de pru-
dence et de précaution dans un enfant!

A la suite de ces résolutions on lit encore :

*Paroles que m'a adressées mon chef de catéchisme
au sujet de ces résolutions.*

HOC FAC ET VIVES.

« Deux choses me frappent, cher enfant, dans ces
« quelques résolutions que votre piété vous inspire :



ZENEAKADÉMIA

LISZT MŰZEUM

« 1° Fidélité à la confession fréquente; 2° tendre dé-
« votion à Marie. — Aimez toute votre vie le tribu-
« nal sacré de la pénitence; c'est là qu'on reconnaît
« le chrétien véritable. — Que le doux nom de Marie
« soit souvent sur vos lèvres et son amour au fond
« de votre cœur, et dès lors votre salut est assuré.
« Car le démon n'a pas de plus mortels ennemis
« que la sainte Vierge et votre confesseur.

« N'oubliez pas, mon cher Auguste, votre ancien
« chef de catéchisme, qui prie si souvent pour vous.



« P.-M. CASTAIN, diacre. »

ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

Il nous faut voir maintenant comment il a rempli
ce programme, et quelles ont été les suites de ce
début.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

CHAPITRE IV

NOUVELLE VIE. — CARACTÈRES DE SA PIÉTÉ.

Dans toutes les vies prédestinées, il y a, indépendamment de l'action continue et latente de la grâce, des heures surnaturelles, où l'âme est frappée d'un coup d'en haut qui la crée à des sentiments nouveaux et la doue d'une nouvelle vie. Auguste, on le verra, a eu trois heures comme celles-là dans le cours de sa carrière si abrégée, trois coups de grâce qui l'ont fait toucher, en trois pas, au but le plus avancé.

La première de ces heures a été celle de sa première communion : non parce qu'il a éprouvé les sentiments que nous venons de voir ; car quel enfant pur et bien né ne les ressent pas ? mais parce



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

que ces sentiments, qui n'avaient pas de précédents dans sa vie, sont demeurés sa vie même à jamais.

Assurément, malgré ce que nous avons vu en lui avec tant de consolation, l'exemple d'un si grand nombre de jeunes gens dont la ferveur ne tarde pas à se dissiper au vent du monde, ou à s'user au contact de ses relations, n'était pas fait pour nous rassurer; et le naturel, jusque-là si réfractaire de notre cher enfant, devait nous inspirer des préoccupations particulières. Ne redeviendrait-il pas le jouet de sa légèreté et ses défauts, au souffle des passions, ne tourneraient-ils pas en écarts? ou si cet instinct positif et avisé qui faisait le fond de sa nature l'en préservait, ne serait-ce pas aux dépens de l'élément spirituel et céleste, sans lequel il ne pouvait s'élever au-dessus des intérêts du temps?

Par une grâce insigne, qui a été pour lui le principe de toutes les autres, il en a été tout autrement. Sans rien perdre des bonnes facultés de sa nature, il acquit dans sa première communion un sens nouveau qui lui a fait dire à lui-même : *Que de nouveaux*



désirs naquirent en moi! le sens mystique et angélique, ce *sens de Dieu* et de son amour dont parle le Disciple bien-aimé ¹, qui l'avait acquis lui-même en reposant sur le cœur du divin Maître, à la première de toutes les communions.

Sous l'empire de cette grâce créatrice, l'œuvre de sa vie, à dater de ce jour, a été ce que doivent être les œuvres de l'art, suivant le précepte du Maître : *Simplex duntaxat et unum*. La diversité, le choix des moyens ont pu l'aprouver souvent; mais la simplicité, l'unité, la fixité du but, jamais. Il y a visé, il y a tendu, il ne peut dire même il l'a atteint, et il s'y est reposé à travers toutes les agitations de l'existence. Chose admirable! c'est l'amour même de cet unique but, l'amour de Dieu et de la perfection, qui a produit l'embarras de la recherche des moyens, par l'ardeur de trouver le meilleur, ou même de les employer tous à se satisfaire, et qui, en attendant, s'est satisfait immédiatement et comme sans moyens, par cette recherche même des moyens. Les faits de sa vie éclairciront bientôt

1. Saint Jean, première Épître, chap. v, v. 20.



cette analyse de son âme, et en seront eux-mêmes éclairés.

Quand on considère cette merveilleuse unité dont sa première et sa dernière communion sont les deux termes, on ne peut s'empêcher d'y voir un plan préconçu, un *tout concret* de prédestination, à la réalisation duquel tous les événements intermédiaires ont concouru. Dieu l'a visiblement entrepris, dès le début, comme l'artiste entreprend une œuvre, et ne l'a pas quitté qu'il ne l'ait mené à son terme. Il lui a imprimé dès lors, et d'un coup, tous les caractères qui n'ont fait que se perfectionner dans la suite, et que se consommer dans sa fin.

Ainsi, cette piété qui nous apparut pour la première fois, au jour de sa première communion, avait dès lors les traits qu'elle a toujours eus depuis, et dont nous pouvons, dès à présent, fixer la représentation; traits qui lui étaient particuliers, et qui ne permettaient de la confondre avec nulle autre.

Le premier et le plus apparent était *l'adoration*; caractère essentiellement angélique, qui fut celui de



saint Louis de Gonzague, et qu'on ne trouve guère que chez les jeunes saints. Ce n'était pas une piété animée et affective dans ses expressions; il ne portait pas des regards ardents ou émus sur le sanctuaire; il ne trahissait pas, par la diversité de ses attitudes, les degrés de ses sentiments: il était immobile, les yeux baissés et les traits profondément recueillis, comme un temple lui-même dans le temple, adorant Dieu au dedans de son âme comme sur l'autel. La simplicité de cette attitude, qui aurait dû le soustraire à l'attention des autres, l'en faisait remarquer, tant elle l'isolait dans la foule même: on en était saisi; et plusieurs fois des personnes qui ne le connaissaient pas sont allées à lui, dans les églises, pour réclamer le secours de ses prières, comme s'il eût été plus près de Dieu. Ce recueillement qui s'emparait de lui dès le seuil du temple, et l'y rendait étranger à tout autre objet qu'à Dieu, se retrouvait dans les pieux exercices de la famille, comme si Dieu y eût été aussi présent que sur nos autels. Ses yeux se voilaient aussitôt, et Dieu seul avait son attention. Au sortir de là, il se mêlait à la vie ordinaire avec gaieté et avec entrain; seulement, quand il



était livré à lui-même, une certaine gravité mesurée, même dans l'activité, révélait en lui une attraction autre que celle de la terre, et permettait de lui appliquer ce vers modifié de Lermière :

Même quand l'ange marche, on sent qu'il a des ailes.

Le R. P. de Ravignan, qui ne le connaissait que par des rapports extérieurs, mais dont l'œil lisait si profondément dans les visages, était charmé de cette physionomie, chaque fois qu'il la rencontrait ; et il ne pouvait jamais se séparer de la céleste sympathie qu'elle lui inspirait. Et le P. Picot de la Délivrande m'écrivait, en apprenant sa mort : « Je ne reverrai
« donc plus ce cher enfant priant avec une piété si
« vraie dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande ! Je ne reverrai donc plus son visage et
« son œil si contemplatif, et tout *ce je ne sais quoi*
« *qui trahissait en lui une attention à un autre*
« *monde que celui où il vivait.* » — Ce dernier trait le peint admirablement.

Un second caractère de sa piété qui s'alliait avec le premier, c'était le calme, le naturel, l'égalité la



plus parfaite. Chose étonnante ! cette nature qui, dans les douze premières années de la vie où l'âme de l'enfant laisse entrevoir toutes les dispositions qu'elle doit déployer un jour, avait paru comme incapable de piété, non-seulement par ses défauts, mais, si j'ose ainsi dire, par ses qualités mêmes ; cette nature tout à la fois légère et positive, qui ne paraissait propre qu'aux amusements ou aux intérêts terrestres, était devenue un jour, et pour toujours, tellement céleste et angélique, qu'elle semblait l'être par constitution. Rien de forcé, rien de tendu, rien d'exalté, comme aurait l'être ce semblant d'une piété conquise sur le naturel et en lutte avec lui. Ce n'était pas une piété d'imagination ; c'était encore moins une piété servile. Contemplatif sans être le moins du monde rêveur, timoré sans être scrupuleux, Auguste était pieux, non pas tant comme un dévot, ou même comme un saint, que comme un ange. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu énergie dans sa piété : tant s'en faut ; elle était au contraire résolue et de forte trempe ; et si elle était si égale dans ses actes, si elle ne connaissait ni exaltation, ni défaillance, alors que la conduite et les sentiments n'y



répondaient peut-être pas toujours au même degré, c'était précisément à force de procéder de la volonté et de se posséder elle-même. Mais la grâce et la fidélité se pénétraient tellement l'une l'autre dans cette âme, que l'énergie même y était souple et l'effort absorbé. Cela tenait surtout à sa rare simplicité et à sa désappropriation d'elle-même, inspirées par un naïf et profond sentiment de son néant devant Dieu. Tout était effacé en elle, comme sur une page blanche, et Dieu seul y écrivait.

Enfin un dernier caractère à signaler dans sa piété, c'était la *discretion*. Il ne parlait jamais de ses sentiments, il ne communiquait pas ses impressions et ses réflexions ; il était muet, en un mot, sur tout ce qui touchait à ses rapports avec Dieu. Non pas qu'il parût en faire mystère, mais par délicatesse pour ce divin commerce, par humilité, et surtout par simplicité. Cette discretion allait, je le sais, jusqu'à ne s'ouvrir à ses confesseurs eux-mêmes, souvent, que dans la mesure voulue pour la confession proprement dite. Il y avait tout un côté de son âme qui était uniquement tourné vers Dieu, que ceux auxquels il s'ouvrait le plus ne pouvaient que deviner,



et que lui-même ne voyait pas. C'est le côté par lequel il était uni à Dieu immédiatement, sans milieu en quelque sorte, et d'une manière si simple, qu'il ne se distinguait plus lui-même dans cette union. C'est là, assurément, un caractère éminent de spiritualité. Il a été successivement porté à divers degrés chez Auguste ; mais il était dans la nature de sa piété dès le premier jour où il en reçut la grâce. Ce qu'on n'apprend qu'à la longue, par une direction éclairée et par l'expérience de la vie spirituelle, lui avait été donné d'un coup. Dieu seul l'avait conduit à Dieu seul.

En un mot, Auguste était excellemment ce qu'on appelle une âme *intérieure*. Mais ce qui le distinguait, c'est qu'il l'était sous l'extérieur le plus vivant, le plus actif, le plus attachant et le plus facile.

Tels étaient, autant qu'il nous a été possible de les saisir et de les exprimer, les caractères généraux de la piété de ce cher enfant.

Nous allons les voir maintenant en exercice et à l'épreuve.





ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

CHAPITRE V

VIE DE FAMILLE ET D'ÉTUDE. — GOUT ET APTITUDE POUR LES ARTS. — RECHERCHE DE LA VOCATION. — DOUBLE TENDANCE. — PIÉTÉ DOMESTIQUE. — DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE. — CALME ET PATIENCE ADMIRABLES DANS UN ACCIDENT. — INCLINATION POUR LA VIE RELIGIEUSE. — ÉPREUVES, PERSISTANCE, TEMPORISATION. — SENTIMENT EXTRAORDINAIRE DU NÉANT DE CETTE VIE ET DE LA VÉRITÉ DU MONDE FUTUR. — RÉVEIL DE L'ATTRAIT POUR LE CLOÎTRE.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

Les quatre années 1854, 1855, 1856 et 1857 qui suivirent sa première communion furent employées à ses études classiques. Il y apporta un sentiment du devoir qu'il n'avait pas connu jusque-là. Son frère aîné ayant quitté la famille pour le cloître dès l'année 1855, il prit sa place de réglementaire dans la maison. Lui qui n'avait jamais pu se plier à la règle, devint la règle vivante. A cinq heures et demie du matin il allait, dans le cœur de l'hiver, sonner le



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

réveil dans une cour glacée ; et tous les autres exercices de la journée, jusqu'au coucher, étaient ainsi marqués par son signal et vivifiés par son exemple. En tout cela, rien de morose ou même de prématuré. Auguste était un enfant. Il mettait tout son cœur dans les jeux et y débordait de gaieté et de folle innocence : cependant sa montre accrochée en un coin avait son attention, et, à la minute voulue, il avait disparu : on entendait la cloche ; et le rappel aux retardataires se prolongeait quelque temps. Il ne s'oubliait jamais dans ses sorties les plus lointaines : il reprenait à l'heure fixe avec une si fidèle ponctualité, que son absence même était édifiante. La piété mettait ainsi en valeur les qualités d'exactitude, d'ordre et de précision qui faisaient le fond de sa nature ; et ces qualités à leur tour imprimaient à sa piété cette fidélité, cette régularité et cette tendance à la perfection qui l'ont rendue si éminente.

Il faisait tout habilement et ingénieusement. Sa dextérité inventive était la suprême ressource de la



maison, dans les difficultés et les embarras domestiques; et souvent, alors que l'art et l'adresse des ouvriers étaient à bout, d'un tour d'esprit et de main il avait fait la chose. On aurait dit que son intelligence était plutôt industrielle qu'artistique, plutôt pratique que philosophique. L'imagination était une faculté secondaire en lui; l'enthousiasme, l'admiration même ne l'enflammaient pas; il ne paraissait pas ému ni ravi, mais seulement réfléchi, aux spectacles de l'art ou de la nature. Toutefois, sa piété avait encore plus de part à cette disposition que son naturel. Il était trop contemplatif pour les biens célestes, il éprouvait trop l'attrait de la beauté divine pour être sensible aux beautés créées. Dieu goûté au dedans le distrait des merveilles du dehors, et l'auteur l'emportait sur ses ouvrages. Ce qui vient à l'appui de ce sentiment, c'est que nul n'avait plus de goût que lui et n'en mettait davantage dans ses œuvres. Il faisait sans admiration des choses dignes d'admiration. L'idéal était pour lui comme le réel: il l'exprimait, en quelque sorte, d'après nature. Dès l'âge de huit ans, sa main traçait, en se jouant, des figures incorrectes, sans doute, mais empreintes



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

déjà d'un charme intéressant. Dès qu'il prit le crayon, l'ébauchoir et l'archet, il en tira des traits qui faisaient présager un artiste; et j'ai vu des maîtres envieux de ses essais. Je ne sais quelle fleur de naturel, quel souffle ingénu, quelle grâce infuse, quelle innocence de l'art, en un mot, leur y paraissait au-dessus de l'art. *C'est naïf et senti, et cela respire la tranquillité d'une âme honnête*, me disait l'un d'eux qui ne l'a connu que par la dernière ébauche qu'il nous a laissée. Hélas! il n'a pu déployer aucun de ces dons : il n'en a montré que les prémices et les a rapportés dans le sein du bonateur.

Il n'avait pas fini ses classes que déjà commençait pour lui cette épreuve qui devait être celle de sa vie, et par les vicissitudes de laquelle il devait être mené à la plus haute perfection : la recherche de sa vocation. Oscillant entre le cloître et le monde, par la force même d'ascension qui le portait au ciel, nous allons l'y voir monter comme en spirale. Mais ce qui devait faire de sa destinée spirituelle un phénomène profondément touchant et original, c'est



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

que ce n'était pas en allant du monde au cloître, mais en revenant toujours du cloître au monde, c'est-à-dire en paraissant descendre qu'il montait. Tel a été comme le plan de sa sanctification, que les épisodes de sa vie vont faire ressortir.

Dès l'année 1856, il ressentit quelque attrait pour la vie religieuse, mais mêlé de bien des hésitations. C'est ce que nous fait connaître sa correspondance avec un de ses amis.

« A quelle carrière vous destinez-vous ? lui écrivait-il. Voulez-vous briller de la gloire des armes, ou vous asseoir dans la magistrature, ou embrasser quelque autre profession civile, ou bien un état qui n'est ni civil, ni militaire, mais qui vaut encore mieux, pourvu toutefois qu'on y soit appelé ? » — Et comme son ami lui faisait la même question : « Avant de vous répondre d'une manière décisive, lui répliquait-il, je vous demanderai encore un peu de temps ; cependant je crois depuis longtemps, que je pencherais vers ce sublime état que vous admirez ; mais maintenant me consacrerai-je à Dieu comme prêtre séculier, ou d'une manière plus belle encore et plus com-



« plète, je veux dire dans le cloître? ou bien me
« vouerai-je à l'extension de son règne et à l'an-
« nonce de son saint Évangile dans les pays loin-
« tains? Ceci a encore pour moi un peu de nuages
« et d'obscurités. »

L'exemple de son frère, qui goûtait dans le cloître un bonheur dont ses lettres nous portaient l'ardente expression, devait naturellement exercer sur lui une certaine influence. Cependant leurs caractères étaient tellement dissemblables qu'ils ne pouvaient être affectés de la même façon. Il y avait dans leur manière d'envisager la vie religieuse cette différence, que son frère aimait par goût ce saint état qui, en ce sens, était le *but* de sa vocation, tandis qu'Auguste ne le prenait que comme *moyen* du seul but prochain qu'il voyait et poursuivait immédiatement à travers toutes choses : l'amour de Dieu. Son âme inclinait vers le cloître comme la tête de saint Jean vers la poitrine du Sauveur; mais la vie du cloître en elle-même ne répondait pas autant à ses facultés naturelles et à ses instincts. Il aimait la vie



de famille et il était fait pour s'y faire aimer. Elle avait pour lui un attrait qui était en raison de celui qu'il y exerçait lui-même par l'égale vivacité de son esprit, la tranquille aménité de son caractère, son goût ingénieux des mœurs domestiques embellies par les arts et sanctifiées par la religion ¹. Cette disposition naturelle pour le côté positif et pratique de la vie que nous avons signalée en lui avait été purifiée, mais non supprimée par l'acquisition du sens mystique, et cette double tendance, sans altérer l'unité de la fin et la simplicité de l'attrait, compliquait pour notre cher enfant le choix des moyens.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

L'épreuve qui en résultait grandit dans le cours de l'année 1857, année où il termina ses études,

1. En cherchant par cette comparaison avec son frère à définir le caractère de notre cher Auguste, je ne voudrais cependant pas le faire aux dépens de la justice et de la vérité : elles réclament ici en faveur de notre Dominicain ce témoignage que la vie religieuse a vivifié en lui, en les sanctifiant, tous les bons sentiments de la nature et de la famille ; et que le moine confient sensiblement le fils, le frère, le parent, l'ami, et, pour tout dire, l'homme excellent.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

par l'approche du moment où il devait faire choix d'un état. Celui de la vie religieuse parut l'emporter. La piété qui l'y portait s'en accrut; et ce résultat explique seul souvent cet attrait pour la vie religieuse que Dieu met quelquefois dans une âme que cependant il n'y appelle pas. Cette aspiration à la perfection dans le cloître élève cette âme à la perfection dans le monde, et en est pour elle comme le noviciat. Ce qui est certain, c'est que, sous l'empire de cet attrait, Auguste devint encore plus intérieur, plus intimement et plus continuellement uni à Dieu. Il entra dans la pratique plus régulière de l'oraison. Il conçut avec plus d'ardeur et de suite, il embrassa plus étroitement la généreuse résolution de devenir un *saint*. Ce progrès nous est révélé dans sa correspondance avec son frère par le reflet que nous en trouvons dans les lettres de celui-ci; et il nous apparut surtout dans le redoublement de la ferveur qui reluisait dans toute sa personne, et qui se satisfaisait à la maison par une fidélité plus régulière aux *exercices de la chapelle*. On appelait de ce nom les prières du matin et du soir et la récitation du chapelet au milieu du jour pratiquées en commun dans



un oratoire domestique, dont Auguste, après son frère, était devenu le chapelain, et où sa piété animait celle des autres et s'en alimentait.

C'est vers la même époque que sa dévotion à la Très-Sainte Vierge s'épanouit en deux saintes pratiques : le Petit Office et le Rosaire. Ce qui est à noter, ce n'est pas l'élan de la piété qui l'y avait porté, et qui, défaillant ensuite, aurait pu laisser tomber en désuétude les résolutions qu'elle lui aurait inspirées. Auguste n'avait pas une piété d'accès, mais de progrès ; sans précipitation, mais sans recul. Il était comme ce juste dont parle le Psalmiste, qui, de cette vallée de larmes, dispose en son cœur des degrés par où il monte de vertu en vertu jusqu'au lieu où le Seigneur l'a établi¹. Ainsi une fois qu'il eut entrepris de réciter le petit office et le rosaire, rien ne les lui fit plus abandonner ; il s'y maintint invariablement fidèle, à travers la dissipa-

1. « Ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum, in loco quem posuit, etc. » Ps. LXXXIII, 6.



tion et la dissolution des écoles, comme parmi les passe-temps de la famille et les distractions du monde ; et en cela, comme en tout le reste, il justifia cette admirable définition d'un ancien : « Qu'est-ce que la sagesse ? — C'est la persévérance : je n'ai pas besoin de dire dans le bien ¹. » Il joignit plus tard à ces deux pratiques celle d'aller tous les soirs après le dîner passer une petite demi-heure au pied du Saint-Sacrement et de la Vierge noire illustrée par la dévotion de saint François de Sales, dans la chapelle de Saint-Thomas de Villeneuve, voisine de notre maison. Hiver comme été, quelque temps qu'il fit, quelle que fût la lassitude des travaux du jour ou l'attrait des plaisirs du soir, il se déroba à la famille, et allait invariablement payer ce tribut quotidien à Jésus et à Marie, avec une piété qu'on peut imaginer, et dont l'attitude recueillie, dans la pénombre d'un pilier près duquel il aimait à se placer, est restée dans le souvenir de ceux qui l'y ont surpris. De quelles grâces cette dévotion si fidèle à

1. « Quid est sapientia ? Semper idem velle atque idem nolle : licet illam exceptiunculam non adjicias, ut rectum sit quod velis. »
Sénèque, *Epist.* XX.



la Très Sainte Vierge n'a t-elle pas été la source ! et faut-il s'étonner, après cela, qu'il soit devenu un saint ? N'en doutons pas, c'est à elle qu'il faut rapporter la plus grande part des choses que nous allons admirer dans la suite de sa vie et dans les derniers traits de sa mort : particulièrement cette tendresse d'âme pour Dieu qui le lui faisait aimer d'un amour si filial et si familial ; cette pureté qui lui inspira une résolution dont le ciel fut jaloux ; cette générosité de cœur qui le faisait aspirer au sacrifice, et cette énergie avec laquelle il le soutint ; et par-dessus tout cette grâce dont lui-même disait, sur le point d'en déployer les effets : « Dieu m'a donné un grand secours, il m'a donné la *paix* et la *confiance* en lui ; avec *Jésus* et *Marie* je ne crains rien, je ne redoute rien... »

Pour en revenir au point actuel de notre récit, un événement, dans le cours de cette année 1857, vint faire éclater à tous les yeux ce qui s'était déjà amassé de sainteté dans son âme. Il faisait des exercices de gymnase dans un petit préau au devant



de la maison ; et, malgré la dextérité qu'il y déployait, et dont peut-être en ce moment il voulait trop faire montre, les mains lui manquèrent, et il tomba sur la face. Son nez fut littéralement écrasé, et en garda depuis une légère déviation. Sur l'heure, il était informe et tout en sang. Tout le monde fut effrayé et désolé. Lui seul ne parut pas ressentir la plus légère émotion. Il se rendit devant une glace, prit son nez de la main, le redressa comme si c'eût été un corps étranger, et fut se mettre au lit. Sa face se tuméfia d'une manière horrible, et, durant plusieurs jours, il fut condamné à un traitement dont le résultat était douteux, sinon quant à la guérison, du moins quant à la conformation de son visage. Assurément c'était là, outre la douleur et l'ennui de la situation présente, un véritable désagrément dont il était permis de se préoccuper pour l'avenir. Auguste devait y être d'autant plus sensible que sa figure était charmante, et que le soin de sa personne, quoique sans recherche, n'a jamais été sans goût. Eh bien, rien ne saurait exprimer le calme, la douceur, la sérénité patiente de son âme rayonnante dans ses yeux, seule partie de sa phy-



sionomie qui pût la refléter. L'accident lui-même disparut, en quelque sorte, devant la manière dont il l'endura; et nous fûmes tous plus frappés de l'édification que de l'épreuve. C'était à se demander si c'était bien une épreuve pour lui, et si ce n'était pas plutôt une satisfaction intérieure, par le profit qu'en tirait son âme pour son amour de Dieu et de la sainteté. J'ose dire que, dans ce supplice de la patience et de l'amour-propre, nous vîmes quelque chose de cette paix surnaturelle et de ce contentement céleste que l'âme chrétienne peut goûter parmi les tourments.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

Son inclination pour la vie religieuse prit un caractère plus arrêté, sous l'influence de son frère, à qui il demandait des conseils, et qui était jaloux de lui faire partager son bonheur, et surtout sous l'épreuve de la temporisation à laquelle nous la soumîmes. Elle devint chez lui comme une passion contristée qui se creusa au dedans la retraite dont elle était privée au dehors, et qui se cloîtra, en quelque sorte, dans le monde.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

Il venait d'être reçu bachelier ès-lettres, et n'avait que dix-sept ans. Nous étions sur cette plage si hospitalière de Langrune, toute parfumée de la piété qu'exhale le sanctuaire voisin de Notre-Dame de la Délivrande, et où notre famille allait se recréer tous les ans. Pour le distraire sans le dissiper, j'entrepris avec lui une excursion sur les côtes jusqu'à Grandville, d'où nous fîmes voile sur Jersey. Cette petite navigation maritime, l'impression de cette île si curieuse par son cachet anglais sur un fond normand, et surtout par la riche végétation de ses fermes et de ses parcs qui la fait apparaître comme une corbeille de verdure et de fleurs posée sur l'Océan, ne firent rien sur lui. Mon admiration ne pouvait le gagner. Il était au-dessus. Son attention était à un autre monde. Ce qu'il voyait était évidemment plus beau; ce qu'il goûtait plus attrayant. J'étais épris des ombres, et lui des divines réalités. Il confondait la vivacité de mes sensations par son impassibilité céleste, et il réalisait cette parole d'une philosophie dont le christianisme seul a rempli l'idéal : « Rien ne peut mériter notre admiration que notre âme.



« Rien n'est grand à ses yeux, si elle-même est
« grande. »

Cependant il parut céder à nos avis sur l'ajournement de sa détermination pour le cloître. Il était au moins douteux pour nous qu'il y fût appelé. A nos yeux, il était tout à la fois au-dessus et au-dessous de ce saint état. La vie religieuse n'était en effet pour lui, ainsi que je l'ai dit, que la forme d'une vocation céleste supérieure qu'il était pressé d'atteindre, mais une forme à laquelle, par ses instincts naturels, il était lui-même inférieur. C'est là, si je ne me trompe, le mot de son énigme tel qu'il va se dégager de plus en plus ; et c'est la conscience de cette complication du moyen et de la fin qui, malgré la rare simplicité de son âme, a agité sa vie comme un douloureux problème, par lequel Dieu l'a visiblement mené à la plus haute perfection.

La carrière des arts se présenta comme la plus conforme à ses goûts dans le monde. Je ne l'aurais pas choisie, si je n'eusse pas eu à compter avec la disposition que je viens de décrire, et à la ména-



ger. Sous la direction d'Hippolyte Flandrin, qui avait été vivement intéressé par ses essais de dessin et de sculpture, il fut décidé qu'il entrerait à l'École des Beaux-Arts : « Maintenant que j'ai fermé tous
« mes dictionnaires, écrivait-il, je vais me livrer à
« l'étude sérieuse et approfondie des arts, dessin,
« peinture, sculpture. J'ai un grand goût et un
« grand amour pour ce genre d'étude que j'ai
« déjà un peu cultivé, ce qui me fait espérer d'y
« réussir. »

Nous prîmes jour pour le faire inscrire à l'École, et je m'y rendis avec lui à cet effet. Mais, dans les galeries de cet établissement, sa détermination, qui était un peu factice, l'abandonna tout à coup. Une sorte de répugnance et d'alarme de son angélique pureté, devant les conditions artistiques de l'étude du dessin, et les mœurs de la plupart des jeunes gens qui s'y corrompent, le firent revenir sur ses pas. J'eusse inutilement voulu forcer cet instinct; je le respectai. J'y gagnai cet avantage qu'il consentit, en cultivant les arts comme amateur, à faire ses études de droit. Il prit les inscriptions et suivit les cours avec exactitude. Il y joignit



bientôt l'étude des langues vivantes, notamment de l'allemand, de l'espagnol, du grec moderne et même du ture, et il s'y livra avec une sorte de passion.

Mais sa vraie passion ne pouvait prendre le change ; elle était trop bien entretenue par son Objet. Par une grâce extraordinaire chez un jeune homme de dix-huit ans, à qui tout souriait dans la vie, et qui n'avait fait que l'expérience de ses douceurs, grâce visiblement adaptée à sa prédestination et à sa fin prématurée, que rien cependant ne présageait, un rayon d'éternelle vérité frappant son âme, et dissipant à ses yeux les illusions des sens, de l'opinion et de l'habitude, lui faisait voir clairement, ou plutôt sentir expérimentalement le néant de ce monde, la vérité du monde futur, leur opposition, l'éternité de l'un, le rêve rapide de l'autre ; anticipait, en un mot, pour lui les vues de la mort et presque celles d'au delà. Nous surprendrons dans un instant une page de lui bien étonnante à ce sujet. En ce moment nous en produirons deux témoignages. Le premier, par reflet seulement, dans ce début d'une lettre de son frère : —



« Tu m'as envoyé des choses trop bien pensées et
« trop bien dites *sur la vanité du monde*, pour que
« je ne vienne pas faire écho à ta voix. Oui, vérita-
« blement, le monde m'apparaît un pénible atelier,
« où plus d'un grand artiste, pour chanter sa mé-
« moire, ne laisse derrière lui que plans inachevés
« et qu'informes ébauches, attendant chaque jour
« une plus forte main qui vienne féconder ce germe
« stérile et délaissé. Oui, mon frère, *tu le sais bien*,
« toutes les beautés et les grandeurs créées ont au
« front de leur gloire l'ineffaçable empreinte d'une
« commune vanité.

Lui-même, en un autre style, écrivait à un de
ses amis, qui venait de perdre son père : « Ah ! je
« ne chercherai certainement pas à vous dissimuler
« tout le malheur de cette perte. Il est tel que vous
« le sentez pour vous qui restez ici-bas. Mais pour
« celui qui a changé de monde, j'ai la ferme con-
« fiance qu'il ne regrette pas le change, et qu'heu-
« reux d'être dégagé des liens et des misères de
« cette vie terrestre, il jouit maintenant au moins
« de la certitude d'être réuni à Dieu. Aussi vous
« dirai-je, avec Notre-Seigneur, que vous n'avez



« pas à pleurer sur lui, mais sur vous-même; et
« quand je dis vous, je dis nous tous qui restons
« dans cette vallée de larmes, sujets à tous les maux
« du corps et de l'âme, et en proie encore à l'incer-
« titude sur notre avenir. Pour lui, il a quitté cette
« mer orageuse, il est arrivé au port où il nous at-
« tend. Et nous, nous pouvons y arriver bientôt.
« Le flot un peu plus rapide, que dis-je? une seule
« vague peut, en un instant, nous lancer sur le ri-
« vage; mais c'est à nous de prendre garde à la di-
« rection que nous prenons tout d'abord. Car cette
« vague fatale peut arriver au moment où nous y
« penserons le moins, et telle sera la direction où
« elle nous aura surpris, telle elle nous jettera dans
« le port pour notre bonheur éternel, ou sur les récifs
« pour notre perte et notre ruine. Mon bien cher
« Léon, je suis bien sûr que nous allons prendre
« en main, avec vigueur et sagesse, le gouvernail
« de notre âme, et qu'une même vague nous jettera
« ensemble dans le port de l'éternité. »

Quelle sagesse pratique dans un enfant! et qu'il a bien fait lui-même ce qu'il a bien dit! Comme il a bien vu venir et bien reçu la vague! Comme il a su



gouverner et entrer au port ! Ainsi qu'un pilote avisé qui, toujours sur le pont et l'œil fixé sur le phare, ne perd pas un instant de vue la côte, parmi les divertissements des passagers ; ainsi, parmi toutes les séductions et les amusements de ce monde, l'éternité avait sa suprême attention. Il jugeait de tout à cette lumière, et dirigeait sur elle tous ses pas. On aurait dit qu'il mettait à cette grande affaire la justesse, la dextérité et la précision qui lui étaient naturelles dans les choses ordinaires de la vie. Assurément c'est là l'effet d'une grâce singulière : mais comme il l'avait dit, il avait bien répondu ! Il a encore révélé les mêmes vues et la forte impression qu'il en avait dans cette réflexion qu'il adressait à son frère : — « La vie des hommes qui ne
« songent pas à la mort et à l'éternité qui la suit,
« est comme une masse d'eau tranquille qui, sans
« transition sensible, aboutit tout à coup à un
« abîme où elle tombe en cataracte effroyable. —
« La vie de ceux qui s'y disposent arrive, au con-
« traire, à l'éternité par une pente ménagée de
« loin, et qui les y fait entrer sans secousse. »
Telle a été la loi de sa vie ; et nous en décou-



vrirons bientôt un autre témoignage plus surprenant.

Sous l'empire de ce sentiment, la vie religieuse lui apparut plus que jamais comme la voie de sa sanctification. Il en embrassa plus étroitement la pensée, plutôt, toutefois encore, par résolution que par certitude et conviction. « Pour moi, écrivait-il en effet, « en juin 1858, je suis toujours inébranlable dans « mon idée, telle que je crois vous l'avoir écrite. « Dieu veuille m'éclairer encore et me confirmer « dans ma résolution, en sorte qu'elle ne soit autre « que sa sainte volonté. Priez pour moi comme je « prierai pour vous, afin d'obtenir de Dieu qu'il nous « éclaire dans la voie de notre sanctification, et qu'il « nous conduise dans le chemin par lequel il veut « nous faire arriver à lui. Pour nous, notre devoir « est bien simple : briser notre volonté et ne suivre « que la sienne : tout est là. »

Nous crûmes devoir éprouver encore une résolution qui nous paraissait au moins prématurée, et dans laquelle entraient à nos yeux plus d'indifférence



pour les autres carrières que de véritable attrait pour la vie religieuse ; sachant bien d'ailleurs que la sanctification est loin d'être impossible dans la famille et dans le monde, et y est même plus sûre quand Dieu nous y veut. Le degré de perfection où était déjà parvenu notre cher enfant nous confirmait dans cette pensée qu'il pouvait se sanctifier au milieu de nous en y déployant les aptitudes et les goûts qu'il nous paraissait avoir toujours eus pour la vie de famille. En conséquence, j'exigeai de lui qu'il achevât au moins ses études de droit.

Cette résistance de notre part fut soumise à de douloureuses épreuves. Notre Auguste en fut malheureux : sa tristesse le jour, ses larmes la nuit, nous perçaient le cœur. Notre responsabilité enfin fut étroitement engagée par la démarche de son directeur, saint religieux dominicain, qui vint décharger sa conscience sur la mienne, en me déclarant, avec l'autorité de son caractère, l'accent du devoir et l'émotion du sacrifice, qu'Auguste était appelé à la vie religieuse, à la vie de la Trappe, et sur-le-champ.

Je lui répondis que, tout en respectant sa con-



viction à cet égard et en en tenant le plus grand compte, je ne la partageais pas entièrement; que la nature d'Auguste, des plus simples par l'intention, était très-complexe par les dispositions; qu'il ne se déchiffrait pas bien lui-même; et que si le confessionnal avait pu le découvrir sous des aspects dont son directeur était seul juge, la famille nous le révélait sous d'autres dont nous ne pouvions abdiquer l'appréciation; qu'après tout je voulais trop uniquement la volonté de Dieu pour ne pas espérer de la bien connaître.

En même temps nous avions des explications où il ne répondait à nos observations et à nos objections que par le silence du respect, de la douleur et de la fidélité; un seul mot sortait de ses lèvres : *Je me sens appelé*; et ses yeux baissés, ses traits pâles, une larme mal contenue, je ne sais quoi de céleste dans toute sa personne nous ébranlaient.

Nos pieux amis qui liront ce récit ne seront pas édifiés de notre résistance. Ce ne sera pas sans raison, je le confesse, bien que, cependant, cette résistance fût fondée, et que l'événement soit venu la



justifier. J'avoue, en effet, qu'elle n'était pas exempte de toute faiblesse de la nature, et que nos cœurs n'étaient pas assez généreux pour être au moins indifférents. Mais la volonté de Dieu, telle qu'elle apparaîtra bientôt, étant du côté vers lequel nous penchions, notre partialité ne pouvait nous égaler ; et par là notre opposition se trouvait consciencieuse.

Mais, pour qu'on puisse en juger avec une entière connaissance de cause, il faut révéler un point que j'ai dû réserver jusqu'ici.




ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

CHAPITRE VI

IMPERFECTION PERSISTANTE. — EXPLICATION DÉFINITIVE SUR LA VOCATION. — VOYAGE A LA TRAPPE; DÉCOUVERTE D'UN ÉCRIT D'AUGUSTE. — ÉPREUVE NÉGATIVE SUR LA VOCATION A LA TRAPPE; VOYAGE ET RETRAITE AU CARMEL. — DÉCISION POUR LE CARMEL; PRISE D'HABIT FIXÉE A LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE. — RETOUR TEMPORAIRE DANS LA FAMILLE, SÉJOUR AU PECQ, PÈLERINAGE AU BON-SAUVEUR.  DÉPART POUR LE CARMEL, PRÉPARATIFS, PÉRIPÉTIE. — AUGUSTE RESTE DANS LA FAMILLE; SON IMPERFECTION DISPARAÎT.

J'ai promis la vérité sur mon cher enfant: je la dirai toute. Elle coûte, sans doute, momentanément, à la tendre vénération que je nourris pour sa mémoire; mais elle importe trop à la gloire de Dieu, à l'instruction et à l'édification que je me propose par ce récit, et finalement à la louange d'Auguste, pour que je ne la confesse pas sans réserve.



Auguste avait un défaut, un défaut vulgaire, et cependant incorrigible; un défaut que la simple éducation, que le premier effort de vertu chrétienne suffit d'ordinaire à faire disparaître, et qui résistait depuis cinq ans à son éminente pitié. Il était *personnel*; il ne savait pas se dévouer; il était ingénieux à se procurer les commodités et à éviter les charges; et cela d'une manière si visible et si étrange dans une famille chrétienne et dans un jeune homme pieux, que tout le monde en était frappé. Nos remontrances incessantes et les exemples qu'il avait sous les yeux ne lui firent jamais de l'ignorer, et cependant il n'en paraissait pas même troublé, comme s'il n'en avait pas eu conscience. Nous ne cessions de nous étonner qu'un tel défaut tint contre sa piété, ou que sa piété ne défaillît pas au contact permanent de ce défaut. Sans doute, comme je l'ai signalé en commençant, Auguste était tel par nature; mais comment la grâce, qui avait fait de lui un autre enfant dans sa première communion, l'avait-elle laissé, sur ce point, dans sa défectuosité première? Comment, toutes les vertus s'enchaînant, et les moindres devant suivre les plus élevées, les



sacrifices si extraordinaires qu'il faisait et qu'il brûlait de faire pour Dieu n'entraînaient-ils pas les vulgaires sacrifices pour le prochain ? C'était là pour nous un mystère. On eût dit que , par un de ses rameaux où la sève de la grâce n'avait pas pénétré, l'olivier était resté sauvageon, pour témoigner qu'à elle seule était due sa transformation en tout le reste.

C'est certainement là un des cas les plus extraordinaires de cette conduite de Dieu à l'égard de certaines âmes qu'il veut élever bien haut , ainsi que le font remarquer les ~~maîtres~~ ^{maîtres} de la vie spirituelle , « de laisser à ces âmes, les plus ~~saintes~~ ^{saintes} souvent, « de certains défauts , dont , malgré tous leurs efforts, elles ne parviennent pas à se corriger, pour « leur faire sentir leur faiblesse et ce qu'elles seraient sans sa grâce ; pour les entretenir dans « l'humilité en les élevant à la perfection ; pour « exercer leur vigilance et leur courage ; pour cacher enfin leur sainteté aux yeux des autres et « leur procurer des humiliations. » — « Dieu est un « grand maître , conclut avec raison le P. Grou , « auteur de ces réflexions , laissons-le faire , il ne



« manquera pas son œuvre ¹. » — Nous le verrons bien en ceci pour notre cher Auguste.

Dans l'espèce d'impuissance où il était alors de se corriger de ce défaut, il avait le mérite d'en subir l'humiliation, ainsi que celle des observations qu'il lui attirait, et de persévérer néanmoins dans la piété en supportant les retardements de Dieu et en se supportant lui-même.

On conçoit maintenant quelle arme ce défaut prêtait à notre résistance. Cependant finit par céder. Voici comment. L'événement, si simple qu'il ait été, en sera toujours présent à ma mémoire.

Dans la préoccupation et la douleur de cette situation de plus en plus tendue entre nous, où la nature, la conscience, la religion étaient si fortement en jeu, ne voulant pas disputer à Dieu la victime, ne voulant pas non plus l'immoler à une illusion et nous départir de la prudence et de la retenue

1. *Manuel des âmes intérieures*, par le P. Grou, le traducteur si estimé de Platon.



qui étaient dans notre rôle, nous avions avec Auguste, comme je l'ai dit, de fréquentes explications. Un soir, ou plutôt une nuit, nous en eûmes une suprême. La réunion s'était prolongée silencieuse et comme chargée jusqu'au milieu de la nuit. L'enfant nous avait enfin quittés, et il était depuis un moment dans sa chambre, priant. Je n'y pus plus tenir, et, si tard qu'il fût, je le rappelai. Il reparut, vêtu de sa grande robe de nuit blanche tombant sur ses pieds, les traits pâles du pressentiment de ce qui allait se passer, encadrés dans cette belle barbe noire dont la virilité relevait si bien la virgine expression de sa physionomie. Il avait ce calme profond et comme mystérieux qui respirait le ciel et qui redoublait en lui dans les grandes circonstances. On aurait dit une apparition. Tout dormait dans la maison. Sa mère, lui et moi étions seuls au foyer. Je l'entrepris. Je lui rappelai tous les titres que nous avions à sa confiance, nous à qui il devait après Dieu cette piété qui le portait à une résolution que nous ne combattrions pas assurément, si cette résolution en était à nos yeux le fruit légitime et non l'illusion; je lui montrai son frère pour toujours



engagé dans le cloître dès l'âge de dix-neuf ans par notre pur consentement, moi-même l'y ayant conduit et consacré ; je fis ressortir la différence profonde qui existait entre leurs deux natures, son goût pour la vie de famille et ses aptitudes pour les carrières civiles que son frère n'avait jamais eues ; son manque d'énergie, peut-être, de ce côté, qu'il prenait pour un manque de vocation, et qui le faisait incliner vers la vie religieuse par faiblesse plus que par attrait ; la confusion qu'il pouvait faire dans cet attrait entre la sanctification et la vie religieuse, comme si le cloître était la condition nécessaire de la sainteté et n'en était pas souvent le péril pour ceux qui n'y étaient pas réellement appelés ; enfin je terminai par le plus fort argument en remettant sous ses yeux ce qui manquait à sa vertu dans la famille comme garantie de celle qu'il lui faudrait déployer dans le cloître, son défaut d'abnégation et d'esprit de sacrifice dans les simples rapports de la vie ordinaire ne lui permettant pas de tenter l'entière immolation de lui-même, et de prétendre à la perfection de conseil avant d'avoir atteint celle de précepte ; je lui rappelai encore son frère qui, par



le plus édifiant noviciat de la charité et du dévouement au milieu de nous, avait préludé à la vie monastique, avait ravi notre consentement à force de le justifier, et ne s'était détaché de la famille que comme un fruit mûr pour le cloître...

J'en étais là, et, usant de tout l'avantage que me donnait cette dernière considération, je l'exprimais avec un accent qui avait atteint le comble de la vivacité dans l'émotion, lorsqu'il éclata en sanglots. Il fallait qu'il fût bien profondément atteint pour s'abandonner ainsi, tant il se possédait d'ordinaire. Je l'attribuai à l'humiliation de mes remontrances ou à l'affliction de les mériter; et, regrettant d'en avoir peut-être forcé la mesure, je lui dis : — « Mon
« intention n'est pas, cher enfant, de t'humilier ou
« de t'affliger en te disant ceci, mais uniquement
« de t'éclairer. » — « Ah ! papa ! ce n'est pas de cela
« que je pleure, me répondit-il. » — « Eh ! de quoi
« donc, cher enfant ? » — « C'est, dit-il en se jetant
« à mon cou, de la peine que je vous fais. » — « Eh
« bien, repris-je, cher Auguste, puisque tu sens
« toute la peine que tu nous fais ; et que, d'autre
« part, tu dois comprendre par tout ce que je t'ai



« dit que ta vocation religieuse n'est pas bien certaine, pourquoi veux-tu y donner suite, pourquoi veux-tu nous quitter? » — « C'est pour aimer Dieu le plus possible! »

Cette parole et l'accent séraphique avec lequel elle sortit de ses lèvres firent tomber ma résistance. Je fus vaincu. J'avais, en effet, la plus haute mesure de la sincérité et de l'ardeur de son aspiration à la vie religieuse dans un amour de Dieu si grand qu'il était à l'épreuve de la tendresse filiale la plus touchante, et que c'était au moment où il se montrait le plus mon ZENEAKADÉMIAait néanmoins ma paternité à celle de Dieu.

Profondément ému et ravi de ces sentiments, je crus devoir leur subordonner mon opinion, qui cependant n'en fut pas détruite; car cet admirable amour de Dieu était toujours à mes yeux le but qui, dans l'âme de mon fils, faisait illusion sur la voie. Quoi qu'il en fût, je consentis à soumettre la vérité entre nous à une épreuve dont les conditions ne m'étaient pas favorables. Je proposai à Auguste de se rendre à une Trappe, et d'aller y faire une retraite pour interroger, sur place, la volonté de



Dieu, à laquelle j'adhérais à l'avance; et, dans cette expérience décisive, je lui donnai pour guide son frère, le Dominicain, qui n'avait pas été étranger à sa résolution, et qui ne pouvait que la favoriser. Mais je me fia à Dieu et à mes enfants.

Ils partirent, nous laissant, leur mère et moi, dans l'attente résignée de ce qui allait advenir. Dans cette situation, et à la veille peut-être de voir notre fils disparaître, à dix-huit ans, dans le tombeau de la vie cénobitique, le vide de son absence animait d'un intérêt qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer tous les objets qui lui avaient appartenu, et sur lesquels il avait laissé l'empreinte de sa piété. Sous l'empire de ce sentiment, nous visitâmes un jour une petite chambre où il allait ordinairement se recueillir, lorsque, dans un cahier intitulé *Recueil de mes pensées, résolutions, souvenirs, avis et conseils qui m'ont été donnés*, nous surprîmes une page étonnante, nous révélant le penseur le plus individuel et le plus expressif dans un enfant, sous le coup d'une grâce singulière entre toutes celles faites à



son âme. C'est à l'âge de seize ou dix-sept ans qu'il avait dû l'écrire.

La voici :

Sur l'Éternité et l'infini de l'Espace.

« Une des pensées qui vient le plus atterrer mon
« âme est celle de l'Éternité. Quand mon esprit
« s'efforce en vain de pénétrer dans cet infini et d'en
« sonder la profondeur effrayante, et que je refoule
« plus avant dans mon esprit ce mot, ou plutôt cette
« pensée : *Toujours ! toujours ! toujours !* au bout de
« quelques instants je n'y peux plus tenir. Je suis
« comme en proie au cauchemar le plus affreux ; et,
« pour sortir de cette étrange et effrayante situation,
« je cherche autour de moi quelque sujet de distrac-
« tion, je m'efforce de penser à ce qui est matériel,
« pour écarter mon esprit de cette pensée trop pro-
« fonde. Cela ne m'arrive pas seulement à la pensée
« d'une éternité de peine, mais même d'une éternité
« de bonheur ; car je n'y vois que l'éternité et le
« *sans fin !*



« Et cependant, d'un autre côté, la fin, je ne dis
« pas seulement de mon être, mais de tout ce qui
« est, me paraîtrait plus impossible encore, et bou-
« leverserait davantage mon âme.

« Cette dernière pensée me vient surtout au sujet
« de l'Espace, qui est infini. Combien cette idée me
« tourmente ! Mais, comme je viens de le dire, quelle
« fin, quelles limites, quelles bornes pourrait-on
« supposer à l'Espace ? J'admets qu'on lui en ait assi-
« gné, elles ne peuvent être que matérielles : or
« on peut toujours traverser la matière et pénétrer à
« travers elle ; sinon réellement et pratiquement, du
« moins théoriquement et par la pensée. Et, d'un
« autre côté : Quoi ! toujours de l'espace ! et toujours
« encore !

« Non, je ne puis soutenir longtemps cette pensée :
« il faut m'y soustraire ; et comme je ne vois que
« Dieu seul à qui je puisse rapporter ce mystère,
« dans mon effroi, je me jette les yeux fermés et tête
« baissée dans le sein de celui-là même qui est le
« principe de ma terreur : de Dieu même, en qui je
« mets toute ma confiance et où je noie toutes mes
« frayeurs : absolument comme un homme qui, sus-



« pendu au-dessus d'un abîme ou d'un torrent
« affreux, se précipite de lui-même dans le gouffre,
« entraîné par son propre effroi, et ne trouvant rien
« autour de lui capable de le distraire de son étrange
« situation, sinon ce même abîme qui seul peut le
« délivrer en l'engloutissant. »

Si, dans la dernière fouille des écrits de Pascal, on eût trouvé cette page, on y aurait reconnu, je ne crains pas de le dire, la touche de ce grand penseur. On aurait cru y prendre sur le fait le tourment religieux de son âme, peut-être même l'impression du célèbre accident de Neuilly, et on en aurait conclu, certainement, que sa foi n'était qu'une foi de vertige. Eh bien ! non : c'est un tout jeune homme, de la piété la plus simple et la plus égale, du caractère le moins exalté, dans la situation la plus ordinaire et la plus paisible, qui ressentait et exprimait si énergiquement ce tourment de l'infini, de l'éternité, et qui se rencontrait si parfaitement avec saint Augustin dans ce sublime paradoxe : *Si vis fugere a Deo, fuge ad Deum*, « Si tu as peur de Dieu, précipite-toi en Dieu. »



A mon sens, c'était là, dans mon cher enfant, l'effet d'une grâce toute particulière, et d'autant plus manifeste, qu'elle était opposée à sa nature. Dieu, voulant le rappeler à Lui, l'avait frappé de cette étrange vue de l'éternité pour fixer sa nature légère, étourdie, inconsistante. Et ce qui est admirable, ce qui révèle le paternel dessein, c'est que cette vue si effrayante de l'éternité, en éclipsant celle du temps, était éclipsée elle-même par celle de Dieu, sans laisser jamais la plus petite place à la crainte. Deux sentiments nous apparaîtront en effet en lui de plus en plus : la préoccupation de l'éternité par rapport au temps ; et la confiance en Dieu par rapport à l'éternité.

Mais reprenons le récit des vicissitudes de sa vocation.

Nos enfants se dirigèrent vers la Trappe de la Meilleraye, d'où ils nous écrivirent, le 30 juillet 1858, une première lettre. Auguste, prenant la plume, après le récit du voyage tracé par son frère, nous y parlait ainsi :



« Mon bien cher père et ma bien chère mère,

« Je n'ai pas beaucoup d'événements à vous ra-
« conter, ou pour mieux dire, pas du tout, en
« dehors de ce que Damase vous écrit. Je n'ai
« donc qu'à vous parler de moi-même, de mon inté-
« rieur. Comme il n'y a que quelques heures que
« nous sommes à la Trappe, je n'ai pas encore vu
« grand'chose : mais j'ai déjà beaucoup senti, par le
« peu que j'ai vu ; et le bon Dieu me donne jusqu'ici
« un sentiment encore plus vif et plus sûr de ma
« vocation. Oui ! mes bien chers parents, c'est bien
« ici que Dieu me veut. Ne vous en attristez pas ;
« car cette maison est vraiment la maison de Dieu ;
« et où donc pourrai-je être mieux placé ? J'ai vu
« tout à l'heure le P. Confesseur, auquel j'ai dit
« toute mon affaire. Il va s'entendre avec le R. P.
« Abbé pour que je sois admis le plus possible aux
« exercices de la Communauté. Je vous laisse, mes
« chers parents, pour que ma lettre parte, en vous
« embrassant avec toute la tendresse d'un fils qui
« vous aime bien.

« AUGUSTE. »



Puis, reprenant la plume, il avait ajouté en entre-ligne : « Cependant je ne veux pas m'y arrêter
« absolument (à la Trappe) avant d'avoir vu le
« Carmel. »

Le surlendemain, nouvelle lettre, où il me disait :

« J'ai vu les religieux au travail, j'ai assisté aux
« offices, même à ceux de la nuit dans le chœur des
« religieux ; j'ai également pris part à leur dîner ;
« en un mot, j'ai voulu me rendre par moi-même un
« compte exact de la vie de la Trappe. Sur ce point,
« je n'ai eu aucune ~~deception~~. Mais vous savez
« que je suis venu ici pour deux choses : 1° voir la
« Trappe en elle-même : je la connais maintenant ;
« 2° me retirer plus facilement au dedans de moi
« dans le silence de cette solitude et y demander à
« Dieu les lumières de son esprit pour me faire con-
« naître bien clairement sa volonté sur moi. Je vais
« vous dire exactement les sentiments qu'il m'a déjà
« inspirés : J'ai comparé mon esprit avec l'esprit de
« l'ordre de Citeaux et de sa règle, et je vous avoue
« que je n'y vois pas identité et accord parfait. J'ai
« un esprit, comme vous l'avez peut-être déjà re-



« marqué, porté à la vie mystique et même con-
« templative; à cette union intime avec Jésus-Christ
« qui existait chez les grands saints des ordres de
« Saint-François, de Saint-Dominique et du Car-
« mel. Et tout cela ne se trouve pas à la Trappe. On
« y voit une piété naturelle et simple, une vie péni-
« tente, mais qui n'a rien d'élevé ni de mystique
« et qui ne produira jamais une sainte Thérèse, une
« sainte Catherine de Sienne, un saint Jean de la
« Croix, un saint Dominique et un saint François¹. »

En conséquence, devant aller à Bordeaux, il me demandant de lui laisser faire une seconde retraite au Noviciat des Carmes, près cette ville, pour y étudier sa vocation par rapport à cet ordre religieux. J'y consentis. Le résultat fut l'inverse de celui de la Trappe, c'est-à-dire qu'au début de sa retraite il ne ressentit pas un attrait prononcé pour le Carmel. Averti par l'expérience et par mes avis, il y mit plus

1. Saint Bernard et le céleste esprit de l'ancien Cîteaux, qui tend à renaître dans ses vénérables descendants, ne sont pas atteints par ce jugement; mais il faut reconnaître que la réforme de Rancé a porté un peu trop l'empreinte de son caractère dépourvu d'unction, et subi peut-être aussi l'influence janséniste de son époque.



de circonspection. Cependant, à la fin, il m'écrivit la lettre suivante :

« Mon bien cher père,

« J'ai fini hier ma retraite, et je remercie Dieu de
« toutes les grâces et de toutes les lumières qu'il a
« daigné m'accorder pendant ce temps. Je le remer-
« cie surtout de la plus grande de toutes, celle de
« m'avoir fait connaître clairement ma vocation,
« directement par les saints et doux entretiens que
« j'ai eus avec Notre-Seigneur dans cette solitude,
« et aussi par l'intermédiaire de ceux qu'il m'a
« assignés pour directeurs. Eh bien, mon cher père,
« que je vous renvoie les échos de la voix de Dieu,
« et vous apprenne qu'il m'appelle au saint ordre
« du Carmel : remerciez-le avec moi, mon cher
« père, remerciez-le aussi, ma chère mère, et vous
« mes frères et mes sœurs, remercions-le ensemble,
« et demandons-lui encore sa grâce pour que je
« réponde dignement à une si haute vocation. —
« Que je bénis maintenant le ciel et, après lui, vous,
« mes chers parents, de m'avoir fait faire ce voyage



« dont je ne voyais pas alors toute l'utilité, et que
« vous, servant d'organe à la volonté de Dieu et à
« l'exécution de son dessein, vous m'avez déter-
« miné à faire. »

Auguste, selon que nous l'apprîmes, avait édifié le Carmel dans ces quelques jours de retraite, et n'avait laissé personne dans le doute qu'il y fût exceptionnellement appelé. Le religieux chargé de sa direction, qui avait une grande réputation de sagesse, nous écrivit : « Si jamais quelqu'un a eu la
« vocation du Carmel, c'est votre fils : j'en vois
« en lui tous les signes, et rien qui puisse le moins
« du monde faire soupçonner le contraire. »

Cette impression était inévitable : le côté mystique et angélique d'Auguste, si éminent en lui, devait la produire en la lui faisant à lui-même ressentir. Mais le côté pratique et positif de sa nature ne réagirait-il pas contre cette impression ? N'était-ce pas là même ce qui, à l'entrée de sa retraite au Carmel, lui avait fait éprouver une impression contraire ; et pouvait-on se prononcer sur une épreuve aussi partielle ? Quoi qu'il en soit, il fut convenu



qu'après être revenu passer quelque tems dans la famille, il irait prendre l'habit de sainte Thérèse, au jour de la fête de cette grande sainte, le 15 octobre. Nous y consentîmes, par prudence et par discrétion autant que par l'engagement antérieur que nous avions pris, pour ne pas provoquer l'obstination, même involontaire, par la résistance, et pour laisser Dieu seul faire son œuvre, bien certains qu'il ne permettrait pas que l'erreur sortît jamais de ce concours de tant de bonnes intentions.

Nos voyageurs vinrent nous rejoindre, non plus à Paris où ils nous avaient quittés, mais au Pecq, joli village situé au pied de Saint-Germain, en face des coteaux de la Selle-Saint-Cloud et de Marly, où nous avions loué une charmante habitation pour les vacances. Par une faveur bien exceptionnelle et, comme on le verra, providentiellement ordonnée dans les desseins de Dieu sur Auguste, nous obtînmes que notre Dominicain resterait avec nous pendant un mois. Nous étions donc au complet, nos neuf enfants autour de nous, jouant, dessinant, étudiant, priant, faisant des courses dans la forêt et



dans la campagne, échauffant l'église du lieu de leur piété et de leurs concerts, à la grande consolation du bon curé dont le zèle se morfondait dans la froideur des habitants ; et passant de longues soirées à faire de la musique dans un grand salon qui ouvrait de toutes parts sur la campagne.

Cette oasis de famille, dont la douceur était relevée par la rareté du bonheur de nous trouver tous réunis et la perspective des séparations qui le menaçaient, et où la Providence devait faire éclater une de ses plus visibles interventions dans la destinée de notre cher Auguste, se reflète mélancoliquement dans cette lettre que notre Dominicain nous écrivit après nous avoir quittés, et dont le sentiment alors trop poétique n'est devenu que trop réel.

« Paris, 22 septembre 1858.

« *Adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui!*

« Famille chère et bien-aimée dans l'immense
« charité de Celui qui est *Amour*,

« Un indéfinissable sentiment plein de conso-




« lantes tristesses et de suave mélancolie pénètre
« toute mon âme. Mais au fond, ce que j'y lis de
« plus clair, dans ce livre toujours inconnu de
« mon cœur, c'est de l'amour et un amour d'exilé,
« quelque chose comme l'Heimreh des Allemands.

« Ah ! savez-vous pourquoi les véritables âmes,
« filles du ciel, sentent venir en elles ces mouve-
« ments profonds où se balancent les joies et les
« tristesses dans un mélange mystérieux de sou-
« rires et de larmes ? « C'est que notre maison n'est
« pas ici : notre maison est là-haut. » Paroles sim-
« ples et admirables que j'ai naguère sur les lèvres
« mourantes d'une douce enfant de Dieu. — Aussi,
« lorsque dans une tendresse que Dieu connaît et
« bénit, des âmes faites pour s'aimer viennent à se
« rencontrer sur un coin de la terre, à l'heure du
« départ qui brise leurs embrassements, elles re-
« connaissent la condition de l'exil, et, les yeux vers
« la sainte Patrie, soupirent après elle pour s'y re-
« trouver ensemble dans l'éternelle jouissance de
« la Vision et de l'Amour sans fin !

« Oui, chère famille bien-aimée, j'emprunte pour
« nous ces accents d'une chrétienne connue :



« J'espère avec certitude qu'après nous avoir unis
« sur la terre Dieu nous unira encore dans la vie
« future, et cette seule pensée me soulève de la
« terre au ciel! »

« Pour soulager cet exil et fortifier nos âmes
« dans l'assaut de la Jérusalem céleste, ainsi que
« je vous l'ai promis, je viendrai quelquefois verser
« comme aujourd'hui, sur une feuille qui vous les
« apportera, les sentiments d'amour que le Seigneur
« m'inspire pour ceux qu'il m'a donnés. — Mais
« dans les intervalles de ces trop courtes missives,
« comme  saint Bernard vous n'aurez qu'à
« entrer dans votre cœur pour y trouver le mien. »
« — Ensuite il se pourra bien faire qu'avant la fin
« de ce pèlerinage la délicate tendresse de notre
« divin Jésus ménage à notre amour les joies de
« quelques entrevues.

« En attendant, j'aime à me rappeler, en vous
« les rappelant, les heures que je viens de passer
« auprès de vous, pour qui mon souvenir ne sera
« jamais *tanquam memoria hospitis unius diei*
« *pretereuntis*. Je n'oublierai pas ces beaux soirs
« où l'ample et chaste lumière de la lune rayonnait



« doucement sur la plaine silencieuse que domi-
« naient nos fenêtres, grandissant sans mesure les
« ombres des feuillages, des tours et des habita-
« tions. Alors, que de fois avec vous je levais les
« yeux vers les tremblantes étoiles!... Je n'oublierai
« pas ces joyeuses veillées d'harmonies toutes re-
« tentissantes de concerts improvisés. Je n'ou-
« blierai pas la course à Versailles, le pèlerinage à
« Saint-Sauveur. Je n'oublierai pas nos pieux et
« affectueux rapports avec l'homme de Dieu, le
« digne prêtre de Jésus-Christ dont vous avez
« encore le bonheur d'apprécier l'enseignement et d'en-
« tendre la parole. — Je n'oublierai pas cette église
« vide et solitaire, cette maison de Dieu si tou-
« chante en son délaissement! Je n'oublierai pas,
« enfin, ces quelques frères vivants que j'y ai vus
« prier, et ces pauvres frères morts que nous y
« avons conduits...

« Voici le crayon abrégé de mes souvenirs;
« quelque faible qu'il soit, il est gravé dans mon
« cœur.

« Adieu, chère famille bien-aimée! que le Sei-
« gneur vous accorde son amour et sa bénédiction!



« que la Vierge vous protège ! que les Anges et les
« Saints soient avec vous !... *Visita, quæsumus,*
« *Domine, habitationem istam !...* »

Dans cette situation, aujourd'hui si évanouie, et à laquelle il faut maintenant nous reporter, Auguste se livrait à notre observation et à nos réflexions avec le plus complet abandon de lui-même. Il ne nous avait jamais paru aussi épanoui et aussi vivant. A la perspective de son prochain départ pour le cloître, il semblait plutôt se dissiper que se recueillir, comme s'il eût voulu effeuiller et jeter au vent ses dernières joies de jeunesse et de famille. Sa mère, son frère, le bon curé, que nous avions mis dans la confiance de nos préoccupations, et moi, nous conférions souvent de lui. Son frère qui, sur les communications par lettres qu'ils avaient eues ensemble, l'avait cru jusque-là appelé à la vie religieuse, mais qui, depuis plus de deux ans qu'il avait lui-même quitté la famille, ne l'avait pas vu dans son naturel, commençait à douter de cette vocation, et à se préoccuper de sa responsabilité pour la part qu'il y avait prise. L'imperfection que j'ai déjà accusée dans notre cher enfant et qui faisait une tache si



étrange sur l'angélique piété de sa vie ne discontinuait pas, et nous nous demandions comment il pouvait aspirer de si près à la mortification et à l'immolation monastique, alors qu'il pouvait à peine prendre sa part de cette gêne réciproque que réclame la simple sociabilité domestique ; comment, ainsi que je le lui disais en termes familiers, il pouvait être affamé de pain noir, alors qu'il pouvait à peine supporter le pain blanc. Sans doute, non pas lui, mais ses directeurs répondaient à cela que c'était précisément parce qu'il n'était pas dans le milieu où Dieu l'appelait, qu'il était si imparfait en ce point, et que la perfection de conseil, déployant son activité morale au souffle de la grâce attachée à toute vocation, entraînerait et absorberait bientôt la perfection de précepte. Ce raisonnement pouvait être vrai ; mais il faut convenir que le cas de son application était bien exceptionnel, partant bien hasardeux et bien fait pour nous préoccuper, sinon pour nous arrêter dans la voie du sacrifice.

Le terme cependant approchait. Dans notre sollicitude croissante, nous nous adressâmes secrètement



à Dieu. Dans ce but, ignoré d'Auguste, un pèlerinage à un ermitage consacré au Sauveur, sur un coteau qui domine Mente-la-Jolie, fut projeté avec le bon curé. La pieuse cohorte, composée d'Auguste, du Dominicain, de leurs deux sœurs aînées, de leur moins jeune frère et de moi, se mit en marche par le plus beau temps, sous la conduite du pasteur, à travers la forêt de Saint-Germain jusqu'à Poissy, où nous prîmes le chemin de fer jusqu'à Mente.

Arrivés à l'ermitage, consistant en une grotte garnie de vieilles statues mutilées du Sauveur et de saints, et misérablement tenue par un faux ermite, préposé par la municipalité du lieu, et qui en était, en fait de croyance, à l'*Être suprême* du dernier siècle, nous y priâmes tous avec la ferveur des vieux âges, dont cet oratoire était un monument si naïf et si méconnu. L'intérêt qui nous animait, le Dominicain et moi, devait donner en ce moment à nos prières, comme à celles de la pauvre mère dont le cœur nous avait suivis, un accès d'autant plus ouvert au cœur de Dieu, qu'il était concentré dans notre seule confiance en Lui, et avec une telle réserve, que nous laissâmes ignorer cette pieuse con-



jurament à celui qui en était l'objet, pour qu'il ne fût mû que par l'effet, et que Dieu seul influât dans son âme.

Après une charmante collation, composée d'excellents fruits et de laitage, et assaisonnée d'une douce gaieté, dont le souvenir contraste amèrement avec ma douleur qui l'évoque, nous revînmes au logis. Auguste était plus que jamais résolu dans son dessein. J'en trouve la preuve dans ces lignes qu'il écrivait le lendemain à son ami de conscience et de cœur, le jeune Antoine de S..., et que je n'ai connues qu'aujourd'hui : — « Je suis plus certain de ma vocation, et plus désireux que jamais de me consacrer au service et au culte du divin amour. Je vais prendre l'habit pour la fête de notre mère sainte Thérèse. Je partirai d'ici vers le 8 octobre. »

« F. Bernard des cinq plaies de la croix.

« Le Pecq, 19 septembre 1858. »

Comme on le voit, il était déjà parti par le désir, déjà dépouillé du siècle, déjà revêtu du manteau



d'Élie : ce n'était plus Auguste, c'était *F. Bernardi des cinq plaies de la croix* : titre bien choisi, et qu'il justifiera de plus en plus par ses sentiments et par sa destinée.

Nous étions donc au 19 septembre; notre Dominicain allait nous quitter le lendemain soir pour retourner à son couvent de Paris. Tout à coup, une idée, lumineuse comme une inspiration, lui vint, ou plutôt nous vint à l'esprit, tant elle gagna rapidement sa mère et moi : anticiper le départ d'Auguste; au lieu du 8 octobre qui ne lui aurait laissé que quatre ou cinq jours au Carmel pour s'y reconnaître avant de prendre l'habit, lui proposer de partir le jour même, 20 septembre : sacrifier ces dix-huit jours qui, surtout après le départ de son frère, paraissaient superflus dans la famille, et les consacrer à une suprême épreuve de réflexion ou de préparation loin de nous et dans le milieu où devait se consommer le sacrifice. S'il était réellement appelé, il devait embrasser cette proposition, qui lui était d'ailleurs adoucie par le départ de son frère, avec



lequel il se rendrait à Paris d'où il partirait quelques heures après pour Bordeaux, et le noviciat des Carmes qui en est proche.

Nous lui en fîmes donc l'ouverture. Il y entra, non sans être un peu interdit ; mais il n'y parut guère. Les dispositions furent faites en conséquence : son petit bagage fut préparé et bouclé, l'argent nécessaire mis dans sa bourse, et une lettre lui fut remise par moi pour le Père Carme qui avait été son directeur dans sa précédente retraite, et qui m'avait déjà écrit sur sa vocation.

Cette lettre importante ne méritait, comme constatation de l'état d'Auguste par rapport à ce qui a suivi. La voici :

« Mon très-révérend Père,

« Avant de répondre à la lettre que vous m'avez
« fait l'honneur de m'écrire relativement à la vo-
« cation de mon fils Auguste, j'ai voulu observer
« et éprouver moi-même ce cher enfant, et me
« faire une conviction arrêtée sur ce grave et im-
« portant sujet. Ma femme, mon fils le dominicain



« et moi nous avons réuni nos prières et nos atten-
« tions les plus soutenues à cet effet, pendant un
« mois de séjour à la campagne, et je dois vous
« dire que le *doute* le plus *unanime* n'a fait que
« *croître* dans notre esprit.

« C'est pour avoir raison de ce doute que nous
« vous envoyons de nouveau notre cher fils, beau-
« coup plus tôt que l'époque fixée pour sa prise
« d'habit, afin de le mettre à même de se juger
« lui-même en toute liberté, dans cette épreuve
« anticipée, au sein de toutes les lumières qu'il
« trouvera auprès de vous.

« Nous croyons vous donner par là, mon révérend
« père, ainsi qu'au révérend père maître que je n'ai
« pas l'honneur de connaître, mais qu'on m'a ap-
« pris à vénérer, la preuve la plus sensible, comme
« la plus justifiée, de notre confiance; et nous ne
« doutons pas que, vous associant à nos inten-
« tions, comme nous nous associons aux vôtres,
« vous ne teniez compte de nos doutes et de nos
« perplexités, dans l'étude nouvelle que vous aurez
« à faire de cette jeune âme que nous remettons
« dans vos paternelles mains.



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

« Je regrette de ne pouvoir dans une lettre,
« comme je le ferais dans une conversation, vous
« dévoiler le caractère de notre enfant tel qu'il ne
« s'est pas démenti pendant les dix-neuf ans de son
« existence, entièrement écoulés sous nos yeux.
« Qu'il me suffise de vous dire que ce caractère,
« plus pieux que vertueux, est, malgré cette piété
« angélique, sur laquelle vous avez pu le croire
« appelé à la vie religieuse, ce qui y est, *en un sens*,
« le plus opposé; et cela si foncièrement, que cette
« grande piété et ce persévérant désir de la vie re-
« ligieuse, qui auraient dû, *si l'on veut*, l'entraîner à l'amer,
« du moins le modifier, l'ont laissé, sur ce point,
« dans toute son imperfection originelle.

« Il appartient à la conscience de mon cher Au-
« guste de s'ouvrir elle-même à ses saints direc-
« teurs, qui ne sauraient trop le sonder à l'endroit
« de l'abnégation et de la charité, et je prie Dieu de
« faire un *miracle* pour l'élever à la hauteur de la
« vie religieuse, s'il l'y appelle, ou de le laisser
« dans un état inférieur plus à la portée de ses ef-
« forts. »

Cette lettre était déjà dans la poche d'Auguste,



qui en ignorait le contenu; la dernière journée, les dernières heures de famille étaient écoulées; le moment du départ approchait; c'était le soir : nous étions tous ramassés en un coin du salon, savourant en silence le dernier quart d'heure de réunion, lorsque Auguste, regardant sa montre, nous dit : —
« Je désirerais dire un mot à M. le Curé; je vous
« demande la permission d'y aller vite, et je re-
« viens. »

Un instant après, il reparait, et nous dit d'un accent humble et ému : « Chers parents, je vois, à ce
« moment, que j'ai trop présumé de moi en me
« croyant appelé à la vie religieuse, du moins
« quant à présent. Sans y renoncer absolument,
« j'en ajourne indéfiniment le dessein, et je suis
« disposé à essayer une carrière dans le monde :
« je reste avec vous... »

Quelle révolution, quel conflit de sentiments ce dénouement fit éclater dans nos âmes ! il est plus facile de l'imaginer que de le dire. Dans le premier moment, nous n'osâmes pas nous livrer à la joie : par défiance, comme si c'eût été un rêve ; et par conscience, comme si c'eût été une infidélité. J'avais



fait, en quelque sorte, mon sacrifice ; et j'éprouvais comme un regret de voir mon fils, de cet essor pour une vie céleste, retomber dans le misérable milieu de nos terrestres agitations, où il ne pouvait que s'appauvrir. J'eus aussi un scrupule de l'avoir peut-être influencé dans cet abandon d'une perfection à laquelle il se croyait appelé depuis tant d'années, et d'hériter, pour ainsi dire, des droits de Dieu : « Réfléchis bien, lui dis-je, mon cher enfant, tu es libre ; nous avons fait notre sacrifice, et tu ne dois écouter et suivre que la voix de Dieu. — Certainement, papa, me répondit-il ; mais je suis éclairé comme je ne l'avais pas été jusqu'à cette heure ; et j'obéis à Dieu en restant avec vous. »

Alors, nous prîmes dans nos bras ce cher enfant, et nous crûmes pouvoir l'y serrer avec tendresse... Sur ces entrefaites, notre Dominicain, qui avait tant contribué par ses prières et par sa sagesse à ce résultat, retournait seul à son couvent de Paris, et le poids de la séparation, qui devait être un instant avant partagé par son frère, retombant sur lui seul, nous valut la lettre si empreinte de religieuse



et mélancolique émotion que j'ai rapportée tout à l'heure.

Cependant nous nous mîmes à table, pour prendre un repas que nous ne pensions pas un quart d'heure avant devoir être si doux.

Il le fut pour notre cœur; mais il le devint surtout pour notre conscience, par un trait de la grâce divine, merveilleux entre tous ceux qui découvrent la main du Père céleste dans la vie de notre enfant.

En effet, dès cette première reprise de la vie commune, ce n'était plus le même; une transformation aussi complète que soudaine s'était faite en lui. Cette imperfection, ce défaut, dont il m'a été si pénible de faire la confession, qui avait résisté pendant dix-neuf ans à tous les soins de l'éducation, puis à sa piété si céleste, enfin à l'intérêt si grand qu'il avait de le vaincre comme le principal obstacle à son ardent désir de la vie religieuse; ce défaut, dont j'écrivais dans la journée même à son directeur: « Je prie Dieu de faire un *miracle* pour élever Auguste à la hauteur de la vie religieuse, s'il l'y appelle,



« ou de le laisser dans un état inférieur plus à la
« portée de ses efforts, » ce défaut avait disparu en
lui comme par enchantement, sans transition, sans
retour, et la vertu opposée avait pris sa place; la
plus charmante abnégation, le dévouement le plus
spontané, la charité la plus attentive et la plus ai-
mable. En un mot, le *miracle* s'était fait, dans la
situation inverse à celle où je croyais à peine qu'il
pût se faire; et il s'était fait comme un miracle, —
d'un coup.

Nous eûmes tous cette impression à l'instant
même, et nous nous sommes dit souvent depuis,
sans qu'aucune parole ait jamais été échangée sur
ce sujet avec Auguste, qu'un prodige de l'ordre
physique ne nous eût pas frappés davantage. Sans
doute, en soi, qu'un enfant se corrige d'un défaut,
il n'y a rien là que d'ordinaire; aussi, ce qui est
extraordinaire, c'est qu'Auguste n'ait pas pu se
corriger du sien pendant tant d'années, et parmi
tant de raisons et tant de moyens de le dominer.
Mais relativement à cette impuissance si prolongée
et si éprouvée, la victoire soudaine devient un pro-
dige. On a là, en effet, deux témoignages éclatants



qui se font réciproquement ressortir par leur opposition : l'un, de la faiblesse naturelle ; l'autre, de la vertu divine. Qu'est-ce donc si nous examinons la *conjoncture* ! Comment ! ce cher enfant aspirait de toute l'ardeur d'un Séraphin à la perfection évangélique, et il ne pouvait sur un point aussi vulgaire atteindre au simple niveau du précepte ; et voilà que, au moment même où il se croit incapable de cette perfection, il en est doué ! Il s'élève à la vertu du plus parfait renoncement au moment même où il y renonce ! Il déploie aisément dans l'état séculier auquel il se résigne, cet essor de sainteté qu'il tentait en vain dans la région de la vie religieuse à laquelle il prétendait ! Quel témoignage plus extraordinaire et plus manifeste, encore une fois, de notre faiblesse propre et de la vertu de Dieu ! Quel exemple plus sensible, d'autre part, de tout ce qu'il y a de relatif dans la vocation et dans sa conformité avec les desseins personnels de Dieu sur nos âmes ! Enfin quel signe plus éclatant et plus rassurant pouvions-nous avoir que notre cher enfant était bien dans sa voie en restant avec nous !

Ce mémorable événement de la vie d'Auguste, si



capital par sa correspondance avec son passé et son avenir, fut pour nous, dans ses principaux caractères et dans les impressions que nous en ressentîmes, comme une reproduction du sacrifice d'Abraham. — Ainsi qu'à ce patriarche, il me fut commandé d'immoler mon fils, et il me fut donné de faire les préparatifs du sacrifice; — au moment même où le coup de la séparation allait être porté, un arrêt instantané remet ce nouvel Isaac dans nos bras; — et enfin, il n'est pas jusqu'au bélier, aux cornes embarrassées dans un buisson, qui ne se trouve là aussi pour être substitué à la victime : je veux dire ce *défaut*, dont notre cher enfant ne pouvait se débarrasser, et dont il est si merveilleusement fait holocauste.





ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

CHAPITRE VII

NOUVEL ESSOR DE PERFECTION; INTERNAT DANS UNE ÉCOLE PRÉPARATOIRE; VIE DE TRAVAIL; ÉPREUVE DU CŒUR ET DE L'ÂME; FRUITS ADMIRABLES DE SAINTETÉ RÉVÉLÉS DANS UNE CORRESPONDANCE; CONSIDÉRATIONS SUR CET ÉTAT. — VACANCES DE 1859; ANNÉE SCOLAIRE 1860; VIE D'ÉTUDE ET DE FAMILLE; INFLUENCE DE SA SAINTETÉ SUR SES CAMARADES; ÉDIFICATION DANS LA MAISON; MUSIQUE, CANTIQUE BRETON.



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

J'ai dit au commencement de ce récit que, dans les vies prédestinées, il y a, indépendamment de l'action continue de la grâce, des moments solennels où, sous une impulsion céleste, l'âme surgit à une nouvelle vie, et franchit, d'un pas, un haut degré de perfection. Le premier pas d'Auguste s'était ainsi fait à sa première communion; le second eut lieu dans la crise que je viens de rapporter.

A dater de cet instant, il fut un autre Auguste. Il



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM


avait été jusque-là un ange de piété, il devint dès lors un saint de mérite et de vertu. Ainsi était exaucée pour lui la prière que sa mère adressait tous les jours à Dieu pour nos enfants : « Mon Dieu, faites
« qu'ils soient des anges dans leur enfance, et qu'ils
« deviennent des saints à l'âge des passions ! »

La grâce de Dieu me fit encore l'instrument de la nouvelle épreuve qui y contribua.

Ce cher enfant se flattait de reprendre ses études de droit, compatibles avec la culture des arts et les douceurs de la vie de famille. Je conçus d'autres résolutions. Il me parut qu'il avait des aptitudes plus déclarées pour les sciences et pour l'industrie, et que c'était là que je devais le diriger. Il fallait pour cela, Auguste étant un peu en retard de ce côté, quitter la famille, se renfermer dans une école préparatoire et n'y faire que des mathématiques pendant deux ou trois ans. Cela était dur sans doute pour lui, et même pour nous, par rapport à cette vie de famille de laquelle nous avons toujours vécu avec nos enfants, et qui nous était plus particulièrement douce avec celui-ci : c'était en quelque sorte pour lui la vie claustrale, moins sa pureté et ses consolations, cette vie à



laquelle il venait de renoncer. Mais, outre sa nécessité pour l'avenir d'Auguste, cette rigueur même me parut répondre davantage à la situation : nous ne devions pas, me semblait-il, nous rechercher ni nous épargner là où Dieu s'était montré si généreux ; et c'était toujours le devoir, dans toutes ses transformations, que nous devions poursuivre. C'était d'ailleurs une manière d'éprouver le désintéressement d'Auguste dans ce qui venait de se passer. En tout cela, je ne fis qu'écouter les injonctions de la conscience.

A la communication de ce  le pauvre enfant fut un peu déconcerté. Il me fit quelques objections intéressées, mais qu'il croyait sincères, tirées de son peu de goût et peut-être d'aptitude pour les mathématiques au degré où il fallait les pousser pour emporter les grades et les positions qu'elles conféraient. Mais, sur mon insistance, et malgré tout ce qu'il eut à refouler de sentiments contraires, il puisa dans le nouvel esprit d'abnégation dont il venait d'être doué l'énergie de se soumettre, plus que cela, de se dévouer à ce que je demandais de lui.



En conséquence, il fut se renfermer dans une école préparatoire. C'était la première fois qu'il quittait la famille, et qu'il allait respirer l'air des institutions. Quelque bonne que fût relativement celle que j'avais choisie, elle offrit bientôt, dans la communauté de tant de jeunes gens que la contrainte plus que le goût du travail y renfermait, et qui y apportaient les mœurs des collèges dont ils avaient ramassé les grossièretés, mille sujets de répugnance pour une âme délicate. Il les dévora à force de travail, à force de vertu. Un instant seulement il pâlit d'une maladie, le rejetant quelques jours dans la famille, lui donna peut-être l'espoir d'y rester. Mais, sur ma persistance qu'il ne fit que sonder, il se remit à l'œuvre, prit le pas sur tous ses émules, et conquit en huit mois d'études scientifiques le grade de bachelier.

Pendant ce temps, sa piété, privée de tous les aliments dont elle s'était nourrie jusque-là, refoulée même par tout ce qui l'entourait, et ne respirant que par son union intérieure et immédiate à son Objet, n'en était que plus concentrée et que plus ardente. Un amour extraordinaire de la per-



fection le consumait comme une passion malheureuse, et lui faisait agiter de nouveau dans son âme le continuel problème de sa vocation. Il ne nous en laissait rien paraître, et savait contenir et maîtriser ses sentiments non-seulement sous le travail le plus opiniâtre, mais sous les jeux de la camaraderie la plus franche. Heureusement pour notre édification qu'une correspondance de cette époque avec son frère, alors au couvent de Chalais, nous révèle aujourd'hui ce travail de son cœur. Il s'y peint à fond. On y voit au vif les deux amours qui se sont disputé sa vie au bénéfice de sa sanctification : l'amour de la famille et celui de la perfection. C'est toujours son style si simple, sans images, sans phrases, *réel*; mais en cela même admirable, ce réel étant chez lui l'idéal.

« Paris, 25 novembre 1858.

« Mon bien cher frère,

« Je t'aurais écrit plus tôt si je n'en avais été
« empêché par une indisposition. Je viens d'avoir
« une bronchite qui m'a forcé de suspendre mes



« études pendant une huitaine de jours. Je suis
« allé d'abord à l'infirmerie de l'école ; et enfin j'ai
« obtenu de retourner à la maison : ce dont j'ai été
« bien content, je t'assure : car, je l'avoue, je ne
« me plais pas du tout ici : je n'y suis que par de-
« voir et il me tarde d'en sortir sous tous les rap-
« ports. Aussi je travaille ferme, afin d'en avoir
« fini le plus tôt possible, et bien entendu, surtout,
« pour réussir. Je serai bien content quand je serai
« à l'école centrale ; car j'habiterai alors dans la
« famille, et je trouve que la vie de famille est la
« seule vie normale. Les enfants qui restent dans le
« monde. Prie donc bien, cher frère, pour que je
« réussisse le plus tôt possible : mais prie surtout
« pour que j'avance, ou plutôt que j'entre dans le
« chemin de la perfection, et que j'aime le bon Dieu
« de plus en plus : c'est aussi là une raison capi-
« tale qui me fait désirer de rentrer dans la famille ;
« car une famille chrétienne comme la nôtre est,
« pour ses membres, le foyer de la piété, de la
« vertu et de la perfection sur la terre...

« Je suis obligé de te quitter. Je te prie instam-
« ment de m'écrire souvent ; ce sera pour moi un



« grand soulagement à mon ennui, en même temps
« qu'un secours spirituel...

« Adieu, je t'embrasse avec toute la tendresse
« d'un frère selon la nature et en Notre-Seigneur
« Jésus-Christ. »


« Paris, 25 décembre 1858, fête de Noël.

« Bien cher frère,

« J'ai bien peu de temps à moi aujourd'hui, car
« nous travaillons ici comme les autres jours : mais
« je ne veux pas passer la si belle fête de Noël sans
« t'écrire quelques mots, venir épancher mon cœur
« dans le tien, et te faire part de mes joies en un
« si beau jour; mais joies, pour moi, empreintes
« de tristesse. Ah! oui; les fêtes de l'Eglise ne sont
« plus pour moi ce qu'elles étaient : à peine si je
« les vois passer; et mon cœur est triste en pensant
« au changement si grand qui s'est opéré en moi.
« Autrefois, je me souviens de ces belles fêtes pas-
« sées si joyeusement et célébrées si chrétienne-
« ment dans la famille. Aujourd'hui il n'en est plus
« de même. Seul, au milieu d'étrangers, je passe
« ici les dimanches et les fêtes de l'année à peu



« près comme tous les jours de la semaine : et un
« pieux repos ne vient jamais rappeler l'âme des
« occupations terrestres et l'élever à Dieu. Aussi ne
« peut-on pas donner ici un libre cours à sa dévo-
« tion, et on se sent devenir froid et indifférent¹.
« Ah! cher frère, prie bien le bon Dieu pour que
« cet état de choses cesse, de quelque manière que
« ce soit. Du reste, que sa volonté soit faite avant
« tout; et dès que je serai persuadé qu'elle s'ac-
« complit, avec sa sainte grâce, j'espère jouir de
« paix et de tranquillité.

« Il faut que je te quitte pour le moment, car
« j'ai pas  de besoin, ne cesse pas de m'é-
« crire *souvent*, tes lettres sont ma seule consola-
« tion. Adieu, bien cher frère, je t'embrasse ten-
« drement et te donne rendez-vous dans les cœurs
« sacrés de Jésus et de Marie. »

1. Ces plaintes font plus l'éloge de la piété d'Auguste que le blâme de l'établissement où il était interné. La nécessité de marcher le pas pressé des études pour arriver avec succès aux épreuves qui en sont le but, impose aux meilleures institutions des exigences qu'il serait injuste de méconnaître. Du reste, la meilleure preuve de l'excellent esprit qui animait celle dont il est ici question, c'est que la piété d'Auguste y était tellement appréciée, qu'on l'y appelait l'*Ange de l'école*.



« 15 janvier 1859.

« Mon bien cher frère,

« Comme le temps passe vite : voilà déjà près de
« dix-huit jours que j'ai reçu ta dernière lettre, et
« je n'ai pas encore pu trouver un moment pour te
« répondre; et cependant je trouve un grand sou-
« lagement à mon ennui dans notre correspon-
« dance. Écris-moi donc souvent : je ne saurais
« trop de fois te le demander. Tu désires sans doute
« savoir dans quel état intérieur je me trouve : mon
« ennui est bien toujours le même : aussi je puis
« dire actuellement que je ne vis pas, ou plutôt je
« ne vis que d'espoir de voir bientôt le terme dé-
« siré. Le temps passe si vite ! C'est là la seule pen-
« sée qui me soutienne dans mon ennui. Mais,
« comprends-moi : je veux dire la seule pensée
« humaine. Car mon ennui dût-il durer toujours, il
« y a d'autres pensées qui me soutiendraient. Tu
« me comprends : je veux dire la pensée des souf-
« frances et de la croix de notre Sauveur; surtout
« de ses souffrances morales, auprès desquelles les



« miennes ne sont presque rien. Mais malheureu-
« sement je n'ai pas encore assez de vertu pour
« unir parfaitement mes souffrances aux siennes,
« et savoir accepter, je ne dis pas seulement avec
« résignation, mais même avec reconnaissance les
« maux qu'il m'envoie. Prie donc pour moi, bien
« cher frère, afin que j'avance davantage vers la
« *perfection* : ce mot renferme tout ce à quoi je
« dois tendre...

« Je pense bien à toi, cher frère, tous les mer-
« credis¹, quand nous rechantons ensemble tous
« ces morceaux de musique religieuse qui faisaient
« la matière de nos concerts journaliers au Pecq.
« Ce m'est un souvenir bien doux. Mais aussi il
« me rappelle combien les joies de ce monde sont
« éphémères : nous nous trouvions alors tous réu-
« nis en famille, et nous passions ensemble des
« jours bien agréables : et aujourd'hui nous sommes
« tous deux séparés non-seulement l'un de l'autre,
« mais encore tous deux séparés de la famille. Le
« bon Dieu serait bien bon s'il voulait encore faire

1. C'étaient ses jours de sortie.



« revenir ces jours heureux!... C'est pour moi un
« si grand plaisir que de faire de la musique en
« famille, surtout de la musique religieuse! Je crois
« bien qu'il n'y a là aucune imperfection... »

Ce dernier trait me paraît exquis de délicate inquiétude. Il donne à la fois la plus haute mesure des deux sentiments qui occupaient son âme : l'amour de la famille, dans ce qu'il a de plus pur, poussé cependant jusqu'à inquiéter l'amour de la perfection; et l'amour de la perfection porté jusqu'à prendre ombrage de cet amour de la famille. Dieu tirait un admirable parti de ce dernier sentiment, pour l'œuvre si manifestement poursuivie de la sanctification de notre cher enfant, en faisant de son amour pour la famille, dans la séquestration où il l'avait mis, un foyer d'épreuve si douloureusement sentie, mais si féconde aussi, et d'où nous allons voir se déployer avec une ardeur merveilleuse l'amour de la perfection. Pour cela nous n'avons qu'à continuer la lecture de ses lettres, dans l'ordre même où il les a écrites, sans qu'il soit besoin d'y ajouter aucune réflexion.

Quel progrès admirable n'accuse pas la première



qui se présente ! et comme la lutte y devient plus haute, et le drame, si j'ose ainsi dire, de la vocation plus concentré !

« 19 mars 1859.

« Bien cher et bien-aimé frère,

« J'ai reçu tout à l'heure ta lettre avec bonheur :
« depuis longtemps, malgré ma paresse à t'écrire,
« comme c'était à moi à le faire, j'attendais de toi
« quelques mots qui vinssent me consoler, et me
« ramener au courage et à l'espérance. Oui, bien
« cher frère, puisque tu veux que je te dise tout ce
« que je sens, je t'avouerai qu'il m'arrive souvent
« d'être tourmenté au sujet de ma vocation. Quand
« je pense à la mort et à ce qui vient après, à l'éter-
« nité, je ne puis m'empêcher de regarder tout
« comme vanité et néant : la vie dans le monde, la
« moindre participation à ses plaisirs, même les plus
« permis et les plus innocents, la moindre satisfac-
« tion accordée aux sens, si légitime qu'elle soit,
« me semble mal et folie¹. A la pensée de la mort et

1. « Ces grandes vérités me sont montrées, dans l'oraison,



« de la vie future, il me semble que l'homme devrait
« consacrer sa vie tout entière à la pénitence, et ne
« pas laisser s'écouler un seul moment qui ne fût
« exempt de toute satisfaction humaine, et rempli
« de souffrances tant morales que physiques. Alors
« toute la sainteté de la vie religieuse se représente
« devant moi et je suis jaloux des mérites et de la
« sagesse de ses enfants, tant des saints et des
« saintes qu'elle a donnés au ciel que de ceux
« qu'elle prépare aujourd'hui sur la terre pour
« aller les rejoindre un jour. La vue seule d'un
« des fils de saint Dominique pendant mes récréa-
« tions¹; une lettre sur ces saints et grands sujets
« réveillent dans mon esprit toutes ces pensées.
« Mais plus tard, il semble que je me suis refroidi,
« ou plutôt est-ce peut-être la voix de Dieu qui parle
« à ma raison pour me faire connaître sa volonté;
« il me semble que je ne pourrais pas vivre dans la

« avec tant de clarté, que les choses de ce monde ne me semblent
« que folie. Je vois, à cette lumière, que c'est folie de compter
« pour quelque chose les peines et les pertes de cette vie, etc. »
Sainte Thérèse, *Correspondance*, t. 1.

1. De la cour de l'école on voyait les Dominicains dans leur jardin.



« vie religieuse : j'attribue à un mouvement de fer-
« veur passagère, à un effet de l'imagination, peut-
« être même à une tentation, ces désirs violents
« vers le cloître. Je craindrais d'y traîner une exis-
« tence pleine d'ennuis et de tristesses, d'indiffé-
« rence et de tiédeur qui ne seraient que de temps
« en temps remplacés par quelques courts moments
« d'une ferveur peu durable, telle que celle que
« j'éprouve parfois. Alors, reculant à l'aspect d'une
« existence si triste et si pénible, je me dis que ce
« que j'ai de mieux à faire, c'est de vivre dans le
« monde et de chercher à m'y créer dès lors une
« position : il me semble alors que c'est la volonté
« de Dieu ; mais cette volonté me paraît cependant
« moins certaine que lorsque je pense à la vie reli-
« gieuse. De ces deux pensées, celle du cloître et
« celle du monde : je te dirai que c'est cette deuxième
« que j'ai le plus souvent dans l'esprit ; l'autre pen-
« sée ne me vient que par moments assez éloi-
« gnés et ne dure pas. Mais aussi, lorsqu'elle me
« vient, elle assiège mon âme avec force ; et alors,
« si je le pouvais, je quitterais tout pour la suivre.
« Mais, au milieu de toutes ces péripéties, sois



« bien persuadé que le désir de la sainteté et de
« l'amour de plus en plus fort de Notre-Seigneur
« Jésus-Christ ne m'a *jamais* quitté : toujours il a
« dominé les autres désirs et les diverses pensées
« de mon âme, et quelle que soit ma situation à
« venir sur la terre, *je veux, j'ai toujours voulu*
« et *je voudrai toujours*, je l'espère, travailler à
« avancer de plus en plus dans la voie de la per-
« fection.

« Je sais bien que l'on peut mener dans le monde
« une vie très-sainte ; je sais bien que le mariage
« est une chose sainte, que c'est un sacrement in-
« stitué par Jésus-Christ. Je sais tout cela, car mon
« catéchisme me l'apprend ; mais je voudrais me
« l'entendre dire encore ; j'ai besoin que tu me le
« répètes et que tu me persuades encore davantage
« que les affections légitimes de ce monde n'altè-
« rent en rien l'affection suprême de Dieu, l'amour
« de Notre-Seigneur.

« Écris-moi là-dessus, bien cher frère, le plus
« longuement que tu pourras. »

Quelle grâce de Dieu qu'un tel souci, si profond,
si naïf, si vrai ! qu'une vue si haute et si claire du



néant de cette vie ! qu'une telle intelligence de la sainteté et de la souffrance ! qu'une telle passion de Dieu et de la perfection ! Et cela, non dans le fond d'un cloître et dans l'âme d'une sainte Thérèse ou d'un saint François, mais du milieu d'une école préparatoire et dans le cœur d'un jeune homme de dix-neuf ans, parmi les chiffres de la science et les dissipations de la jeunesse !

Le dard séraphique qui blessa le cœur de la grande sainte que je viens de nommer semble avoir touché le cœur qui se répand dans la lettre suivante



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

« 30 mars 1859.

« Bien-aimé frère en Jésus,

« Je sens un grand besoin de t'écrire pour épan-
« cher de mon cœur dans le tien tous mes désirs,
« mes pensées, mes sentiments. Cher frère, le
« doux Jésus, mon bien-aimé, a daigné changer
« pour moi en douceurs ineffables, en paix et en
« bonheur, tout le trouble, l'inquiétude et l'ennui
« qui l'assiégeaient depuis quelque temps. Oui,



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM

« aujourd'hui, je repose tranquille et heureux sur
« le cœur de Jésus et de Marie; et veux-tu que je
« te dise pourquoi? Parce que depuis quelques
« jours je me sens épris du violent désir d'être un
« *Saint*; parce que je m'efforce d'aimer Jésus jus-
« qu'à la *Folie*; parce que je cherche à pratiquer
« la *Pénitence* par la mortification de la chair et
« de l'esprit; parce que, enfin, j'exerce sur ma
« conduite et sur toutes mes actions, mes paroles et
« mes pensées une vigilance continuelle, pour ne
« rien faire qui puisse déplaire à Jésus, et pour lui
« plaire, au contraire, autant que possible. Oui, je
« veux à tout prix être Saint; je veux avancer à
« grands pas dans le chemin de la perfection; je
« veux imiter tous ces héros de l'Église et ces hé-
« roïnes dont j'ai lu jadis la vie avec tant de bon-
« heur; hélas! qu'il ne m'est plus permis de lire au-
« jourd'hui. Ah! cher frère, c'est là pour moi une
« de mes plus grandes peines, de ne pouvoir me
« reconforter et aller puiser du courage et de l'a-
« mour pour Jésus dans la sainte Oraison et la lec-
« ture de la vie des Saints. Toujours courbé sur
« des chiffres et l'esprit sans cesse occupé de ces



« sciences toutes matérielles qui, quoi qu'on en
« dise, sont loin d'élever l'âme à Dieu, rien autour
« de moi ne me parle de Jésus : il nous est dé-
« fendu d'avoir aucun livre en dehors de nos livres
« de mathématiques, d'histoire naturelle, etc. Je
« t'assure que tout cela ne réchauffe guère le cœur :
« la seule utilité spirituelle qu'on puisse en retirer,
« c'est de le supporter avec résignation comme
« épreuve, mais épreuve bien rude. Si seulement
« je pouvais avoir une vie de Saint : la vie de sainte
« Catherine de Sienne, de sainte Thérèse, ou de
« sainte Rose de Lima... J'ai cependant un pré-
« cieux petit livre que je cache dans mon pupitre,
« et où je m'instruis et m'encourage quand je le
« peux facilement : c'est l'*Imitation de Jésus-
« Christ*. Je pense bien, cependant, qu'on ne
« m'empêcherait pas de l'avoir si on le voyait... »

Comment, encore une fois, dans un milieu si négatif, pour le moins, un amour aussi actif de Dieu et de la sainteté embrasait-il son âme? Avait-il au moins dans quelque saint prêtre, au tribunal de la pénitence, un confident et un guide qui l'entre-
tint et qui le dirigeât dans cette sainte ardeur? —



Il n'avait garde, avec la discrétion et le tact qu'il mit toujours aux choses de Dieu, de se livrer entièrement, même à un confesseur, si celui-ci n'avait pas à ses yeux grâce d'état pour une telle communication; et il écrivait dans la même lettre, à propos du religieux qui l'avait jadis dirigé vers le cloître, et devant lequel il avait quelque honte à se représenter : « Antoine ira le voir pour moi, malgré
« tout ce qui s'est passé depuis notre dernière en-
« trevue. Comptant sur sa charité et sa profonde
« humilité, j'irai aussi le voir; et je suis sûr qu'en
« me présentant à lui sous le titre d'Ami de Jésus,
« il me recevra avec bienveillance. Je serai bien
« heureux de trouver en lui quelqu'un qui me con-
« sole, m'encourage et me fortifie; qui dirige mon
« âme dans le chemin de la perfection; car où je
« suis, c'est-à-dire depuis que je t'ai quitté, je n'ai
« pas eu de directeur. Étant obligé de choisir
« parmi les prêtres de l'établissement, j'en ai pris
« un pour confesseur. Mais c'est tout. Une fois ma
« confession achevée, je m'en vais, et jamais je ne
« pourrai lui demander des conseils sur ce sujet.
« Pour pouvoir s'ouvrir à quelqu'un, il ne faut pas y



« être contraint : il faut choisir l'homme qui vous parait
« raît comprendre votre cœur et pouvoir y répondre. »

C'était donc de Dieu seul intérieurement et sans intermédiaire qu'il avait reçu ce merveilleux accroissement de piété, cette sainteté. Dieu même s'était fait son directeur, et l'avait élevé à de séraphiques ardeurs qui eussent édifié un cloître, du jour surtout où il s'était rabattu à la vie du monde dans les conditions les plus défavorables à la piété. Que les voies de Dieu sur ses élus sont adorables !

Sans doute, au milieu de tout cela, la question de la vocation était sans cesse devant lui. Mais il importait, selon cette conduite de Dieu, qu'elle ne le fût pas ; puisque ces péripéties, ces luttes si profondes qui secouaient l'esprit et le cœur de notre cher enfant avaient pour résultante, bien mieux qu'une solution arrêtée pour le cloître ou pour le monde, l'épreuve où grandissait sa sainteté pour le ciel.

C'est ce qui nous apparaît une fois de plus dans cette suite remarquable de la lettre du 30 mars :

« Tu désires peut-être maintenant que je te parle
« de ma vocation, et que je réponde à la question
« que tu m'as posée. — Actuellement, cher frère,



« une seule chose me préoccupe : c'est d'être Saint,
« c'est d'aimer Jésus et de lui plaire. Pour le reste,
« je n'ai plus à m'en inquiéter : cela viendra tout
« seul, et Jésus me placera lui-même où il veut
« que je sois. Mais cependant je dois t'avouer *que*
« *la Sainteté et la belle et pure Virginité sont*
« *pour moi deux idées inséparables*¹. Je ne puis
« penser à être Saint, je ne puis désirer ardemment
« avancer dans la voie de la perfection, sans qu'aus-
« sitôt mon cœur et mes pensées ne se portent vers
« le cloître, où on peut aimer Jésus librement et
« en toute plénitude. *Car, Jésus est le seul et unique*
« *objet de notre amour, et nos pensées, nos désirs*
« *et nos vœux se résument tous en lui. Alors la*
« *terre, le monde et tous ses plaisirs, les créatures*
« *ne sont rien pour nous que vanité et néant, et*
« *Jésus est tout.*

« Au contraire, toutes les fois où j'ai pensé de
« rester dans le monde et m'y établir, sois sûr que
« c'était dans les moments où j'avais le moins de
« ferveur, d'amour pour Jésus, et de désir de la

1. Retenons cette déclaration : c'est un germe dont la fleur paraîtra plus tard sur la terre et le fruit au ciel.



« sainteté. C'était dans des moments de froideur et
« d'indifférence pour Jésus, et peut-être d'inclina-
« tion (jamais très-vive cependant) pour le monde
« et ses plaisirs : j'entends les plaisirs légitimes.
« Mais quand je veux aimer Jésus, quand je le
« cherche, je vais tout naturellement le trouver où
« il réside de préférence, où il se trouve le mieux,
« parce qu'il y est aimé sans partage, c'est-à-dire
« dans le saint état de la Virginité.

« Pour ce qui est de la question que tu m'as
« posée, à savoir à quel parti je m'arrêterais si je
« savais qu'après une vie passée dans le monde ou
« dans le cloître, le même avenir me fût réservé
« dans le ciel : je te dirai (remarquons bien la gé-
« nérosité de cette réponse et la pureté du senti-
« ment qui la produit) que ce n'est pas la pensée
« de me sauver qui m'a jamais spécialement oc-
« cupé ; attendu que, grâce à Dieu, dussé-je vivre
« dans le monde ou dans le cloître, j'ai toujours
« cru pouvoir me sauver avec l'aide de Dieu. De
« telle sorte que, dans les sentiments actuels où je
« me trouve, cette connaissance n'influerait pas
« sur mon inclination pour tel ou tel état. Je veux



« maintenant avoir Jésus ; je veux le trouver et vivre
« avec lui, non pas seulement dans le ciel, mais à
« présent même, pendant la vie ; et c'est sur ce dé-
« sir que je règle mon choix de tel ou tel état. »

Quel amour plus pur, plus vrai, plus désintéressé,
plus confiant peut-on concevoir ? Et si toute la per-
fection consiste dans l'amour, à quel éminent degré
n'était pas parvenue l'âme qui dictait ces lignes !
C'est l'amour de Madeleine répondant à ceux qui
lui demandaient : Pourquoi pleurez-vous ? Qui
cherchez-vous ? — « Parce qu'ils ont enlevé mon
« Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis... Si c'est
« vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez
« mis et je l'emporterai... » Telle était l'unique
préoccupation et l'unique recherche de ce jeune
étudiant dans le choix d'un état. Son mobile n'était
pas le goût pour l'état en lui-même, n'était pas
même la pensée du ciel et de son salut ; il était
plus pressé : c'était le pur amour, l'union actuelle
et immédiate à Notre-Seigneur, union qui allait en
croissant par sa recherche même. Nous avons là,
révélé par lui-même, le mot de l'énigme de sa vo-
cation : elle était directement céleste.



« Quoi qu'il en soit, continue-t-il, prions pour
« que Dieu me dessine sa volonté sainte d'une ma-
« nière claire et précise, et qu'il aplanisse les ob-
« stacles qui pourraient s'y opposer. Il a daigné jus-
« qu'ici me faire passer par plusieurs épreuves, tant
« du côté de mon cœur lui-même et de la con-
« naissance de ma vocation, que du dehors. Il faut
« espérer qu'il voudra bientôt y mettre un terme.
« Il veut sans doute que je me prépare à être plus
« digne de lui être offert. » — C'était bien cela, et
la victime y répondait bien.

Il nous reste encore quatre ou cinq lettres de lui
à cette époque. Elles respirent toutes l'amour le plus
humble et tout à la fois le plus confiant et le plus
familier, c'est la grâce de cet amour céleste dans le
naturel le plus naïf. En voici les principaux frag-
ments qu'il nous faut recueillir comme les reliques
de cette chère âme; qu'il faut surtout faire revivre
dans nos sentiments :

— « 14 avril. — Je ne saurais trop souvent te de-
« mander de prier pour moi : car j'en ai grand be-
« soin et je me sens bien indigne de Notre-Seigneur,
« avec qui je désire cependant avoir des relations



« intimes : quelle audace à moi ! Mais enfin je sais
« que Jésus est doux et miséricordieux, et qu'il re-
« cherche surtout les pécheurs : aussi j'ai confiance.
« Mais combien il me serait utile de m'entretenir
« avec Lui dans la sainte Oraison et recevoir de
« Lui-même les principaux enseignements pour
« arriver à la perfection et à l'aimer grandement.
« Hélas ! je ne le puis pas ici ! » — C'était bien, en
effet, par Jésus-Christ Lui-même immédiatement
qu'était instruit et formé ce véritable enfant de la
Grâce !

— « 23 avril. — Samedi saint. Alleluia ! — Bien
« cher frère, — je n'ai le temps de t'écrire que deux
« mots pour ce soir, mais je me sens porté à l'ap-
« proche d'un si grand jour à réunir nos cœurs
« dans ceux de Jésus et de Marie. Oui, cher frère :
« demain, au jour de la gloire et du triomphe
« de la résurrection du divin Sauveur, au jour
« de la joie de Marie et du bonheur de tous
« les enfants de l'Église, retrouvons-nous en-
« semble au banquet sacré, et recevons en même
« temps notre même Dieu, notre même Sauveur,
« notre doux Jésus. Ah ! c'est bien alors que nous



« serons réunis par le lien le plus étroit, par une
« relation plus intime que la chair et le sang, que
« l'affection la plus vive, que la proximité et la com-
« munication réelle et sensible : car alors nous ne
« ferons plus qu'un ; nous vivrons de la même vie
« et de la vie la plus entière et la plus parfaite. Ah !
« que ne puis-je aimer assez Jésus ! mais, hélas !
« combien je suis tiède et indifférent dans son
« amour ! C'est là une des choses qui m'étonnent le
« plus de voir que l'homme puisse être aussi in-
« sensé, aussi privé de raison et des sentiments du
« cœur que de ne pas s'aimer d'amour pour
« Jésus ! A m'entendre parler, tu croirais peut-être
« que je l'aime beaucoup ; mais tu te trompes : je
« sens combien je suis indifférent et froid ; et c'est
« pour m'exciter à l'aimer que je parle de la sorte ;
« mais j'ai confiance dans la grâce de Celui-là même
« que j'offense par mon ingratitude, et qui daignera
« bien exaucer les prières incessantes de toi et de
« moi et de tous ceux qui s'intéressent quelque peu
« à ma pauvre personne. Car il est amour : il
« m'aime ; car Jésus aime surtout les pécheurs, et
« il les aime jusqu'à leur communiquer une part de



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

« son amour, afin qu'ils puissent eux aussi l'ai-
« mer... »

« 10 juin. — J'ai été bien heureux pour toi, cher
« frère, d'apprendre ton retour à Chalais : car j'ai
« pensé que tu aurais bien du plaisir à quitter le
« bruit et la dissipation des villes où tu habites de-
« puis plus d'un an, pour retourner sur les hauteurs
« de ton ancienne retraite. Parle-moi des sentiments
« que l'on éprouve au sein d'une nature si belle et si
« grandiose, surtout quand elle vous fait remonter à
« son divin Auteur ; quand elle vous porte à la mé-
« ditation et à la contemplation des choses célestes,
« à l'amour de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère,
« la bonne Marie, et de l'immense armée des Saints
« qui l'adorent pendant l'éternité. »

« 21 juin. — Fête de saint Louis de Gonzague.
— « Je désire ardemment aller te voir sur ta mon-
« tagne. Mais, hélas ! je ne sais quand je pourrai
« réaliser ce désir. Oh ! du moins, cher frère, dé-
« dommage-m'en, en me transportant en esprit par
« nos fidèles entretiens auprès de toi. Mais surtout
« puisses-tu transporter mon cœur dans les saints
« cœurs de Jésus et de Marie. Ah ! si je pouvais les



« aimer comme je le désire ! Si j'étais saint comme
« je le veux ! Mais ma conduite et mes actions sont
« loin de répondre à mes désirs et à mes résolutions,
« qui, je t'assure, sont bien grands et bien sincères :
« je suis trop lâche et trop mou dans le service de
« Dieu : c'est-à-dire dans la Prière, dans la Pénit-
« tence, dans le travail, dans la vigilance assidue
« sur toutes les pensées, les paroles et les actions,
« si peu importantes qu'elles soient : enfin dans la
« pratique de toutes les vertus chrétiennes. Je t'as-
« sure que j'ai bien du fil à retordre. Je te conjure
« donc de m'aider dans cette œuvre si importante et
« si sérieuse de la sanctification, par tes prières et
« tes conseils. Je compte bien aussi sur la grâce de
« Dieu qui nous est si nécessaire pour faire le bien,
« mais aussi avec laquelle, pourvu que notre vo-
« lonté y réponde, nous sommes capables de tout,
« des vertus les plus héroïques des Saints.

« Mais dans tout cela il faut nous proposer tou-
« jours l'amour ! l'amour de Jésus. C'est un puis-
« sant levier que l'amour ; il nous fait faire des
« choses dont notre faible nature est incapable par
« elle-même. Mais avec Jésus, de quoi ne serions-



« nous pas capables? Puissé-je voir mon âme déga-
« gée de toutes les pensées et de tous les désirs ter-
« restres! Puissé-je ne m'occuper entièrement que
« du ciel, de Jésus et de la sainteté qu'il réclame de
« moi. Oh! que je sens bien, toutes les fois que je
« me laisse aller à quelque pensée, à quelque désir
« ou à quelque plaisir humain, que je sens bien que
« je ne suis pas dans la vérité! Que je sens bien que
« c'est erreur et folie! Oui, c'est une grande grâce
« que Dieu me fait de sentir et de comprendre tout
« le vide et le néant des choses terrestres! Je le vois
« clairement et je n'agis en conséquence, en ne
« les méprisant pas assez, en ne les rejetant pas as-
« sez loin de moi : Je suis donc un insensé : oui,
« un insensé, de ne pas m'attacher à Jésus seul, qui
« est tout, le seul bien véritable; foulant aux pieds
« tous ces autres prétendus biens de la terre qui ne
« sont que vanités. »

Telle était l'âme de notre cher enfant à cette époque de sa vie, en 1859. Nous en voyons là tout le fond. C'est l'amour de Dieu et de la perfection porté à son plus haut point de simplicité et d'unité, sans



imagination, sans exaltation, par la vue la plus nette et le sentiment le plus pur et le plus immédiat du Bien suprême. Un ange, descendu parmi nous, ne porterait pas un jugement plus arrêté sur le néant et la vanité des biens terrestres, et n'aspirerait pas avec plus d'ardeur à retourner au centre de son être et au foyer de sa vie. — *S'attacher à Jésus seul, qui est tout.* — Cet idéal de la sagesse et de la sainteté était par lui pris à la lettre, comme le seul réel, *l'unique nécessaire* : il en était épris, ravi.

Il nous faut surtout admirer en cela la grâce de Dieu et son opération dans cet âme visiblement prédestinée à lui, car elle comprenait si clairement et désirait si ardemment; à qui il était donné non-seulement de voir toutes choses, mais de se voir elle-même qui les voyait, et de voir encore en elle cette grâce de Dieu par laquelle elle les voyait, d'une manière si distincte et si véritable. Dieu se découvrait à elle et l'attirait. Mais aussi comme elle répondait à cet attrait par ce tourment même de ne pas assez y répondre, et par cette volonté si fixe et cet effort si soutenu vers cet unique but ! Et quand on considère que cela se passait dans un jeune homme de dix-neuf



ans, plein de bonne grâce et d'activité, dans le milieu le plus impropre, si ce n'est le plus contraire à ces sentiments, on ne peut assez y voir une action de Dieu toute directe qui, de cette âme qui l'a reçue et en qui elle s'est consommée, vient frapper les nôtres comme une invitation et une leçon.

Enfin les vacances de 1859 arrivèrent. Il vint les passer avec nous au bord de la mer. Reçu en huit mois bachelier ès sciences, il lui restait à faire encore un grand effort pour atteindre à l'École centrale dont le niveau s'était rapproché de celui de l'École polytechnique. Il voulait y arriver en un an ; et cependant il était tellement épuisé par le travail et par l'épreuve morale de l'année qui venait de s'écouler, qu'il ne put rien prendre sur son repos des vacances pour s'y préparer. J'avais à peu près résolu de lui épargner l'internat pour l'année qui se présentait. Il avait donc à racheter la liberté que je lui réservais par un travail plus spontané, qui me paraissait suffisamment garanti par l'impulsion qu'il avait reçue, par l'attrait du but qu'il se proposait, et surtout par l'esprit de devoir et de sacrifice dont il était rempli. En conséquence, je le laissai



se refaire dans un repos qu'il avait si bien gagné : la pêche, les pèlerinages au sanctuaire de la Délivrande, les courses et explorations maritimes, les loisirs et les douceurs de la famille occupèrent ses vacances, les dernières que nous devions passer tous ensemble avec lui ! — Comme il était différent de ce qu'il avait été aux vacances précédentes ! Comme il avait soutenu et déployé le pas qu'il avait pris au Pecq quand il nous y fut rendu ? Et que cette épreuve de l'internat à laquelle je l'avais soumis, épreuve si dure et si énergiquement endurée, avait été féconde et doublement féconde pour la science et pour la sainteté ! Ces deux activités, loin de se contredire, s'étaient développées en lui de concert ; et il en résultait cet équilibre de deux forces qui s'éprouvent réciproquement, et dont l'accord est un des caractères les plus sensibles de la perfection.

L'année scolaire 1860 s'ouvrit pour lui dans des conditions meilleures. Il fut arrêté qu'il irait encore passer un an dans une institution préparatoire ; mais dans des conditions qui lui permettraient de venir chaque jour prendre le principal repas dans





ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA
LISZT MÚZEUM